



# Feuilleton du "Samedi"

Vol. XVII, No 20. 28 octobre 1905.

## Le Triomphe de la Mère

GRAND ROMAN INÉDIT

No 8.

DEUXIÈME PARTIE

FAIS CE QUE DOIS

POUR LE NOM... POUR LA RACE

(Suite)

—Mais... s'écriait-il... qu'y a-t-il donc?... Pourquoi a-t-on enlevé toutes les photographies, là, sur la cheminée?... pourquoi y a-t-il là, sur ce gros paquet: "A remettre à M. Générac?"

... Pourquoi, faisait-il en jetant les yeux maintenant sur la cuisine et sur l'alcôve grande ouverte de Félicie, pourquoi est-ce aussi, là, tout dispersé?... Pourquoi, là, cette valise fermée?...

... Et la malle qui était là-bas, dans ce coin, pourquoi n'y est-elle plus?...

... Et maman... et Félicie... où sont-elles donc?... Là-haut?... Ah! je vais bien voir.

Il s'élançait déjà pour gravir l'escalier lorsque Pierre Richault, le retenant:

—C'est inutile, Marc. Là-haut, il n'y a personne. Ta mère m'a laissé seul ici pour t'attendre et pour te parler en son nom.

—Maman n'y est pas!... Où donc est-elle allée?

—Elle t'écrit ceci pour te le dire, mon enfant.

Il lui tendait la lettre de Roberte.

—Lis.

Marc hésita presque à la prendre...

Il répétait dans sa stupeur:

—Une lettre... à moi... d'elle...

Et d'un mouvement brusque... d'une de ces impulsions qui rendaient si irrésistibles ses ardeurs... si dangereuses ses colères... il arracha des mains de Pierre Richault cette lettre qui allait lui apprendre... ah! un malheur certainement... un désastre... il en était sûr...

Il déchira févreusement l'enveloppe... déplié,—maladroitement tant il tremblait d'impatience,—la feuille couverte d'une fine écriture...

Et il lut à mi-voix:

"Mon enfant adoré,

"Quand tu es là, je suis sans force devant tes caresses et tes larmes. Loin de toi, je recouvre ma raison. Cette raison éclaire mon amour. Elle me donne le courage de t'obliger à faire ce qui est, dès à présent, ton devoir, ce qui, je le sais, deviendra plus tard, la récompense de ta docilité à m'obéir...

"Ce que tu souhaitais n'est pas réalisable. Je serais une mauvaise mère d'y consentir, tu dois aller dans ta famille adoptive et tu dois y aller seul. Tu y seras à ta place, je n'y serais pas à la mienne et je n'oublie pas,—toi, mon enfant, n'oublie pas non plus,—que si tu es destiné à porter le nom de ton père, moi je n'aurai jamais ce droit-là. Epargne-moi la pénible confusion de t'expliquer plus longuement ce que ton trop aveugle amour pour ta mère t'empêcherait seul de comprendre,—et obéis-moi si tu m'aimes et si tu me respectes comme j'en ai, mieux que l'espoir, la certitude.

"... Monsieur Richault, qui est notre grand, notre meilleur, notre

"plus sûr ami, te dira où, comment et quand tu te retrouveras avec monsieur Authouard, le notaire de ta famille, qui a accepté la mission de t'emmener en Dauphiné.

"Si tu ne me résistes pas, si tu obéis docilement—loyalement—à ma volonté, si, non seulement tu te rends sans résistance au Châtel-Arnaud, mais aussi, mon enfant adoré, si tu te conduis là-bas, vis-à-vis de ton oncle—ton futur père adoptif—et de ta grand-mère, comme il est de ton devoir de te conduire,—tu me verras de temps en temps... aussi souvent que cela sera possible sans nuire d'aucune manière à tes intérêts et à ton avenir dont j'ai souci—dont j'ai orgueil plus encore que toi... Sinon, tu ne me reverras jamais.

"... En ce moment, pour éviter toute tentative d'amour, de larmes, de supplication, de colère, je suis déjà loin d'ici, hors de ton atteinte, à l'abri de tes recherches. Je suis partie avec Félicie, emportant tout ce qui m'est personnel ne laissant là-bas que des meubles qui me seront expédiés par monsieur Richault dans la résidence nouvelle que tu ne connaîtras que si tu m'obéis comme un fils doit obéir à sa mère et si tu accomplis ton devoir en réalisant un rêve d'orgueil, de fortune et d'honneur.

"Mon enfant... mon cher petit... mon Marc... tu n'es pas qu'à moi, tu appartiens aussi à ton père, aux tiens; tu es Châtel-Arnaud, ne l'oublie pas, ne l'oublie jamais. Châtel-Arnaud a besoin de toi. Fais ce que tu dois, mon brave enfant, et donne-moi vite... vite... la joie céleste de serrer dans mes bras mon fils... non plus un enfant sans nom et sans père, mais un gentilhomme comme il l'était lui, mon cher Cyrille... et comme tu l'es à présent... Ta mère qui t'adore.

• "Roberte AUBRAY."

—Maman... je veux savoir où elle est, s'écria-t-il follement... Je veux qu'on me le dise!

C'est avec un cri de rage... un cri de désespoir... un cri d'indignation surtout contre la supercherie qu'il voyait ourdie autour de lui,—c'est en un affolement de colère que Marc avait achevé la lecture de cette lettre dont l'infinie tendresse, dont l'héroïque amour ne le touchaient pas encore...

Menaçant... ses lèvres agitées d'un tremblement qui entrecoupait sa voix sifflante... ses yeux d'acier lançant des éclairs... il s'avancait contre Pierre Richault... contre cet homme qui, après tout, n'était qu'un étranger... auquel il ne devait rien... ni respect... ni déférence...

Et il répétait, plus agressif encore:

—Maman!... je veux savoir où elle est!... je veux qu'on me le dise!...

—Tu le sauras, répondit froidement le père de Jeanine... quand tu auras obéi.

—Je n'obéirai pas!

—Que feras-tu donc? où iras-tu? ... Quelle décision prendras-tu?... Ta mère est partie...

—Elle est partie en me trompant... jamais elle n'aurait agi ainsi si on ne l'avait pas conseillée... C'est vous... oui, vous, qui lui avez indiqué cette façon de me réduire à une obéissance qui me révolte... qui m'abaisse... et que vous n'obtiendrez pas mieux par vos moyens de violence que ma mère par ses supplications...

—C'est toi qui parle ainsi, Marc de Châtel-Arnaud?...

Le loutaveau tressaillit...

—Non... s'écriait-il en repoussant la vision que venait d'évoquer ce simple mot, non... je m'appelle Aubray... C'est mon nom de liberté... de vagabondage... d'abandon de tous...

—Marc... Marc de Châtel-Arnaud!

—Je ne veux pas... je vous défends de m'appeler ainsi... D'abord, que faites-vous ici?... Que me voulez-vous?... Quel droit avez-vous sur moi?... Quel droit avez-vous de conseiller ma mère?...

—J'ai le droit que donne l'amitié, que donne la raison.

—Vous n'êtes pas son ami. On n'est pas l'ami d'une mère quand on la sépare de son enfant... Oui, vous voulez, vous aussi, la séparer de moi!... Pourquoi donc voulez-vous que je ne sois pas auprès d'elle?... pourquoi voulez-vous m'empêcher de la rendre heureuse?... Elle sera malheureuse sans moi... elle l'est déjà... Elle pleure à présent... J'en suis sûr... C'est vous qui en êtes la cause... Et vous vous dites son ami!... Allons donc! vous allez faire notre malheur à tous... à tous!...

Et pendant que Pierre Richault laissait silencieusement cette colère s'user en bouillonnant ainsi, Marc continua, plus violent encore:

—Notre malheur à tous, oui. Parce que, je vous l'ai dit, vous ne me réduirez pas. Ah! vous prétendez me forcer! Vous me croyez donc bien inintelligent... vous me supposez donc bien lâche, pour vous figurer que votre abandon m'effraie.

...Mais plutôt que de céder à votre brutalité, j'irai gagner ma vie en travaillant de ces mains qui resteront libres... J'irai servir des maçons... j'irai vendre des journaux... j'irai porter des fardeaux... je me ferai embaucher comme manœuvre dans une usine... Et puis, quand j'en aurai assez... quand je me verrai sur le point de mourir de misère... de honte... de dégoût de moi-même... quand il ne me restera plus qu'à devenir un mendiant et un voleur, alors, oui, alors seulement, je me souviendrai que je suis un Châtel-Arnaud... et j'irai me jeter dans la Seine, pour que la faim ne risque pas de me le faire oublier...

Il fut arrêté par un grand cri.

Celle qui était entrée avec lui et qui, depuis un moment écoutait, atterrée, Jeanine l'enlaçait éperdument de ses bras:

—Marc... Marc... tu veux donc me faire aussi mourir de désespoir... Marc!...

Et l'étreinte de Jeanine était si ardente... ses grands yeux bleus pleuraient tant de larmes... il y avait dans ses baisers d'enfant... dans sa douleur de femme... il y avait tant de fièvre... tant d'épouvante... tant de tendresse passionnée...

...Il fut gagné par cette contagion de désespoir et d'amour éperdu...

De son cœur gonflé de folle colère, un irrésistible sanglot monta jusqu'à ses lèvres...

Et il rendit à Jeanine baisers pour baisers, larmes pour larmes, en balbutiant, en sanglotant, pendant qu'il la serrait à son tour dans ses bras...

—Ah! Jeanine... Jeanine... tu vois bien que c'est aussi nous deux qu'ils veulent séparer!...

Mais, de ce moment, sa crise de colère devenait une crise de pleurs...

Il avait cessé de menacer... Il ne se révoltait déjà plus...

Cédant à la douce impulsion de sa petite amie... il se laissait tomber sur une chaise, là, contre la grande table ovale où il pouvait s'abandonner, la tête dans les mains...

—Il pleure... il est vaincu, murmura Pierre Richault...

Pendant que la mignonne enveloppant toujours son grand ami de son apaisante caresse:

—Tu sais bien, lui disait-elle tout bas, que rien... rien au monde ne nous séparera jamais... Je me suis donnée à toi comme tu t'es donné à moi... Tu ne veux pas, toi, reprendre ta promesse?...

—Non... balbutiait-il sans relever la tête, non... jamais...

—Ah! moi non plus, jamais je ne reprendrai la mienne... Et il me semble... de savoir que tu es aimé plus que tout au monde... que tu seras toujours aimé... ça devrait pourtant te consoler un peu...

Pierre Richault n'eut pas le courage de les désespérer tous les deux...

—Le temps, se dit-il, le temps et l'éloignement feront leur œuvre. En attendant, c'est leur tendresse qui vient à notre secours.

Et de sa voix douce et profonde:

—Ce qui te consolera aussi, mon enfant, c'est la pensée qu'au lieu d'une effroyable... d'une mortelle douleur, tu auras donné à ta mère la plus grande joie qu'elle puisse éprouver: celle de savoir que, par amour pour elle, tu es prêt à tous les devoirs... ces devoirs fussent-ils aussi des sacrifices.

Et il continuait avec plus de force:

—Te contraindre!... par une sorte de violence... par le bas sentiment de la nécessité de vivre!... Je rougis pour ta mère et pour moi que tu nous en aies cru capables.

...Non, il ne nous était pas même venu à l'esprit que tu pourrais te figurer... Non, ton existence matérielle, non, tes études n'étaient pas mises en question... Ta mère ne faisait appel qu'à ta tendresse, ingrat et cruel enfant!...

...N'étais-je pas ici, moi, pour veiller sur toi?... Mais, pour vaincre ta résistance, oui, ta mère était résolue à ne plus te voir, à te laisser ignorer sa retraite... à te donner le remords incessant de te dire: "Je la fais encore souffrir aujourd'hui par ma résistance... je montre la sécheresse, la dureté de mon cœur à celle qui a été la plus admirable... la plus héroïque..."

—Ma pauvre maman, sanglota Marc...

—Ta mère!... Ah! malheureux enfant!... Pour t'élever, pour faire de toi un honnête homme, pour que tu échappes à la misère, au vice... tu ne sais pas... tu ne sauras jamais à quelle abnégation, à quel héroïsme est allé son amour maternel.

—Si... je le sais... murmura-t-il en pleurant toujours...

—Ta mère! C'est encore un plus immense, un plus héroïque amour qui dicte aujourd'hui sa conduite. Au prix de son bonheur, —car c'est toi son bonheur unique,—elle te contraint à accomplir ce qui est ton devoir... ton devoir sacré... le plus sacré de tous!

Et pendant que Marc, qui venait de soulever sa tête, la regardait avec des yeux de stupeur et d'angoisse...

—Fils de Cyrille de Châtel-Arnaud, prononça Pierre Richault d'une voix vibrante, tu restes seul de ton sang et de ton nom... Tu restes l'unique, le suprême espoir de ta race... Tu seras un fils impie si tu te dérobes à un devoir qui t'incombe... Ton père, dans sa tombe, te maudirait...

...Va faire ce que ta mère t'ordonne... va continuer ta race et ton nom!

Marc s'était redressé d'un mouvement brusque...

Ses lèvres pâles tremblaient... L'orage qui grondait encore en lui mouillait ses tempes d'une rosée de sueur...

Mais enfin, les lèvres pâles s'entr'ouvrirent et le fils de Roberte répondit à voix basse:

—J'obéirai à maman.

Et puis... plus bas encore... d'une voix plus entrecoupée... plus hésitante...

—Je vous prie, monsieur Richault... d'oublier... des paroles...

...Mais aussi, s'écria-t-il, incapable de se contenir, c'était trop sévère... trop méchant ce qu'on m'avait fait là... Il n'y avait pas besoin de me forcer de cette manière... Il n'y avait qu'à me parler... comme à un homme... comme vous venez de faire... vous!... Et au moins j'aurais pu lui dire adieu!...

Pierre Richault hochait la tête...

Il se demandait lui-même, en ce moment, à quelle extrémité se serait livré ce terrible et généreux enfant? sans la présence fortuite de Jeanine...

Enfin... c'était, dès à présent, bataille gagnée.

—Tu es un brave garçon, Marc... Il vaut mieux, crois-nous, que les choses se passent comme elles vont se passer. Ton départ sera moins cruel ainsi.

—Quand donc dois-je partir?

—Tout à l'heure.

—Si vite! soupira Jeanine.

—Cette valise que tu as vue là, reprenait Pierre Richault, c'est la tienne. Elle est là et fermée déjà. Tu trouveras sur ton lit les vêtements que tu dois prendre pour ton voyage.

—Alors... où dois-je aller?

—Il faut qu'avant huit heures tu aies rejoint à l'hôtel du Louvre monsieur le notaire Authouard.

—Avant huit heures... Pourquoi?

—Parce que tous les deux, à neuf heures vingt, vous prendrez le rapide à la gare de Lyon.

Marc n'ajouta rien. Il était résigné. Il ne songeait plus ni à la révolte ni à la résistance...

Et puis les dernières paroles du père de Jeanine avaient remué en lui un fibre si mystérieusement sensible,—"la race et le nom de Châtel-Arnaud... qu'il était seul maintenant à représenter!..."

Il eut comme un vague geste d'acceptation... et tendant soudainement ses bras à la jeune fille qui s'y jeta avec délice:

—Au moins, ils ne m'empêcheront pas d'aimer qui je veux... Je ne sais pas quand nous nous reverrons, Jeanine... mais tu as ma promesse... j'ai la tienne... C'est ton père qui nous a unis... C'est ma mère qui, ce jour-là, t'a dit "ma fille", et tout ça, vois-tu, c'est aussi sacré que tous les devoirs qu'on invoque pour me faire partir et pour faire pleurer maman...

...Je t'aimerai toujours, ma petite Jeanine et tu seras ma femme.

—Je n'en aimerai pas un autre que toi et si je ne me marie pas avec toi, Marc, je ne me marierai jamais...

—Et maintenant, non... Ah! Dieu non, je ne peux pas dire que je pars de bon cœur... mais ça m'a donné du courage de t'entendre parler comme tu m'as parlé, ma Jeanine.

—Et moi, fit la fillette en s'essuyant les yeux et en essayant de

lui faire son joli sourire... moi, Marc, ce que tu m'as dit va me rendre très patiente... et raisonnable... et sérieuse...

... Tu verras, petit père... ajouta-t-elle en détournant vers Pierre Richault son regard qui sollicitait un encouragement... un mot de satisfaction... d'acquiescement...

Mais celui-ci—sans doute uniquement préoccupé de l'heure présente— ne répondit rien qui pût donner à la jeune fille une nouvelle assurance...

Il regardait l'heure et il disait à Marc :

—Nous n'avons plus beaucoup de temps devant nous. Va t'habiller.

Et quand, peu après, Marc reparut sous un costume moins usagé que ses vêtements d'écolier et qui, bien ajusté et bien coupé, le faisait paraître encore plus sveltes et élégant, — (car Roberte n'avait plus que la coquetterie de son fils et le voulait toujours—selon le mot de Madame Gênerac,—beau comme un petit prince) — quand Marc reparut :

—Voilà, fit-il, je suis prêt.

—Eh bien, va chercher une voiture.

—Où allez-vous me conduire ?

—Non, mon ami, répondit Pierre Richault, tu n'es pas de ceux dont on suspecte la parole et tu n'es plus de ceux qu'on accompagne comme un enfant. Je n'ai, songez-y donc, nullement qualité pour te présenter au notaire de la famille adoptive... tu te présenteras bien toi-même—et tout seul.

—Soit, fit Marc qui n'en demanda pas davantage. Je vais voir si je trouve un coupé à la station...

Cinq minutes après, il reparaisait :

—J'en ai rencontré un qui maraudait par là...

Il avait pris sa lourde valise...

—Ouf ! fit-il en essayant de sourire, on n'a pas voulu que j'arrive... là-bas... nu comme un petit saint Jean... Ce qu'elle est pleine !... et ce qu'elle pèse !...

... Je vais donc, ajouta-t-il en se remettant cela en mémoire, je vais donc à l'hôtel du Louvre...

—Tu demanderas monsieur Authouard, notaire, arrivant de Saint-Gervais et logé au numéro 47.—Depuis six heures il est rentré et il t'attend.—Vous partez à neuf heures vingt.

—Et...

La voix de Marc trembla :

—... Pour écrire à maman ?...

—Jusqu'à nouvel avis, tu adresseras tes lettres chez moi...

—Alors... Comme pour vous écrire à vous... monsieur Richault...

—Oui, mon cher enfant...

—Tu écriras souvent, faisait Jeanine.

—Bien souvent. Vous aussi quelquefois, monsieur Richault.

—Oui, répondit la mignonne pour son père... oui, Marc... c'est moi qui le tourmenterai pour qu'il te donne de nos nouvelles...

Mais, cette fois encore, Pierre Richault, dans son apparente préoccupation, n'ajouta pas un mot pour confirmer la promesse de Jeanine.

Il regardait l'heure à sa montre :

—Allons, mon cher enfant, c'est le moment de nous dire adieu...

—Oh ! non, pas adieu ! s'écria Marc.

—Non... au revoir, fit la mignonne qui avait sauté au cou de son grand ami... au revoir !...

Et tout bas, comme une caresse :

—Toujours, Marc...

—Toujours, Jeanine...

Ils étaient maintenant sortis du jardin.

Ils arrivaient au trottoir de la rue de la Félicité.

Le coupé était là.

—Eh bien, Marc, embrassons-nous, fit Pierre Richault plus ému qu'il ne voulait paraître.

—Vous direz bien à maman... que je l'aime... que je la supplie d'abréger mon temps d'exil... Vous lui direz aussi que j'ai été... très docile... que jamais... jamais... je ne lui causerai de chagrin...

Et comme il sentait que les larmes rendaient déjà ses yeux humides... qu'elles allaient couler...

—Adieu encore chérie !...

—Non... Au revoir !...

Il s'était jeté dans le coupé...

Et c'est Pierre Richault qui, refermant la portière, dit encore au cocher :

—A l'hôtel du Louvre, rue de Rivoli.

C'était à présent un peu plus de six heures et demie.

—Allons, fit en rentrant dans le jardin le père de Jeanine, il arrivera en avance, c'est ce qu'il faut.

... Nous, maintenant, fermons avec soin cette maison qui va rester vide.

—Madame Aubray ne revien-dra donc pas ? demanda la fillette.

—Non. Dans leur changement de position à tous, il est préférable qu'elle ne reparaisse pas ici. Elle aussi, maintenant, n'a plus qu'un devoir et un but : c'est de laisser perdre sa trace et de se faire oublier.

—Pourquoi dis-tu "elle aussi ?"

—Parce que, ma Jeanine...

Il eut un grand soupir... Mais comme s'il se résolvait à une cruelle et nécessaire rigueur :

—Parce que le moment est venu, pour toi aussi, mon enfant, de faire appel à tout ton courage... à tout respect pour ma volonté... à tout ton amour filial !...

—Pour moi aussi, répéta-t-elle, le cœur serré d'une angoisse qu'elle n'essayait pas de dissimuler...

—Oui, Jeanine. Il ne faut pas... il ne faut plus songer à tes projets d'enfant d'ailleurs... avec monsieur Marc de Châtel-Arnaud.

—Oh !... mais tout à l'heure encore... oh ! tu sais bien que nous nous promettons... tous les deux...

—Je n'ai pas voulu augmenter son chagrin... Il est parti ainsi moins triste... Mais, ma pauvre enfant, c'est un jeune homme, lui... Il part très loin... il va se trouver dans un monde nouveau... dans une vie nouvelle... Demain il marchera de surprise en surprise, d'orgueil en orgueil... et Marc de Châtel-Arnaud, l'héritier d'une des plus nobles maisons et des plus riches maisons du Dauphiné aura bien vite oublié mademoiselle Richault qui demeure à un quatrième de la place des Batignolles et dont le père est un vieil artisan d'art... pas même un artiste... qui enlumine des manuscrits pour un libraire de la rue Lafayette...

Mais Jeanine avec un éclair dans ses yeux bleus :

—Ce n'est que ça que tu crains ?... Ah ! j'ai plus confiance en sa parole, moi... je sais qu'il la tiendra... comme je tiendrai la mienne... Et tu verras, père... tu verras que c'est moi qui l'aurai le mieux jugé...

—Je ne verrai pas cela, mon enfant, parce que cela ne doit pas être... parce qu'il ne faut pas, si tu aimes et si tu respectes ton père, que cela ait chance d'arriver un jour.

—Mais pourquoi, alors !... dis-moi au moins pourquoi ?...

—Pas cela non plus, répondit-il tristement.

... Il y a un secret dans ma vie, un secret d'où dépend mon repos... mon honneur... le tien... Ah ! Jeanine, le tien tout autant que celui de ton père...

—Oh ! mon Dieu, murmura la jeune fille qui ferma ses grands yeux comme pour ne pas voir éclater cette foudre... Oh ! mon Dieu... moi qui étais si heureuse.

—Je ne peux te le confier, ce secret... Jamais tu ne le sauras... personne ne le saura jamais... Mais je te le jure, mon enfant : Jeanine Richault que j'aurais avec joie donnée à Marc Aubray ne peut pas épouser Marc de Châtel-Arnaud... Je te le jure !

—Pourquoi donc, alors, balbutia-t-elle en pleurant, pourquoi as-tu tout fait pour que malgré lui, malgré sa mère, il devienne Châtel-Arnaud quand ils voulaient tous qu'il s'appelât Aubray comme avant...

—Parce que, pour moi aussi c'était un devoir. Et quoique j'en eusse le cœur déchiré, j'ai fait mon devoir, ma fille... comme tu feras le tien...

Elle eut un soupir, faible et prolongé... comme aurait une inoffensive et douce créature qui reçoit au cœur une blessure mortelle...

—Je t'obéirai... sois sans crainte... mais je tiendrai ma promesse, quand même... Je n'en aimerai jamais d'autre que lui.

A ce moment retentissait la sonnette du jardin.

—A sept heures du soir... murmura Pierre Richault... Ce ne peut être que quelqu'un de l'agence Gênerac...

Et il ajouta entre ses dents :

—Bien braves gens, oui ; mais de ceux dont, malgré la reconnaissance qu'elle leur garde, la mère de Châtel-Arnaud fera bien, désormais, de moins s'entourer...

... Raison de plus pour qu'elle s'éloigne—et sans retard— afin d'échapper au contact journalier de la duègne, de l'ancien directeur de tournées... et du bossu qui la regarde avec des yeux trop luisants.

Tout en monologuant ainsi, il était allé ouvrir la porte.

C'était en effet Scipion.

Il arrivait,—son cartable bourré de papiers sous le bras,—et en voyant celui qui lui ouvrait, il eut un recul de surprise que les premiers mots échangés avec Pierre Richault allaient changer en stupeur.

Quoique le bossu n'aimât pas mieux le père de Jeanine que celui-ci ne l'aimait lui-même,—car ces deux amoureux silencieux étaient en même temps des amoureux jaloux et farouches,—il faisait cependant contre mauvaise fortune bon cœur et bonne grâce.

De sorte qu'avec son plus aimable ricanement, Apollon s'était écrié :

—Comment, monsieur Richault!... c'est vous qui me faites l'honneur... Félicie est donc de sortie?

—Félicie, mon cher monsieur, a suivi sa maîtresse...

—Mame Roberte s'est trottée aussi!... Eh bien, ça a dû faire une histoire pour qu'elle se décide... comme ça... à la nuit... Où donc qu'est allée, s'il n'y a pas d'indiscrétion?

—Voici, mon cher monsieur:—Comme Marc vient de partir pour le Dauphiné...

—Marc, répéta Scipion au comble de l'effarement... Marc... en Dauphiné!... Où ça, en Dauphiné?... Dans quel patelin?...

—Chez sa grand'mère, mon cher monsieur, et chez son oncle paternels.

—Chez... chez... les Châtel-Arnaud!... bégaya Scipion à qui la stupeur maintenant arrêta les mots au gosier...

—Justement. Il s'est passé là-bas un événement très considérable... très grave... très gros surtout de conséquences pour le fils de notre amie.

—Et elle ne nous en a pas dit un mot!... Et vous nous racontez ça... comme si vous étiez au courant de toute l'affaire!... Ah! vrai! elle n'est pas si chic avec ses vieux amis qu'avec ses nouveaux, mame Roberte!

... Non, répétait-il avec un dépit qu'il n'essayait même pas de dissimuler, non, elle n'est pas chic!

—Ne vous hâtez pas de l'accuser. Toute cette aventure a commencé hier, dans l'après-midi, pour continuer—très fiévreusement, très péniblement, très hâtivement surtout—jusqu'à ce soir, où, à peine est-elle terminée. J'ai bénéficié de mon voisinage avec madame Aubray. Elle est allée au plus près pour demander conseil... D'ailleurs, je suppose que, demain, sans doute, elle ira vous raconter tout cela... chose qui, je vous le certifie, lui aurait été aujourd'hui et même hier soir, de toute impossibilité.

—Mais enfin... insistait Scipion assez mal convaincu... où est-elle, maintenant?... quand doit-elle rentrer?...

Il n'osait pas ajouter,—bien qu'il coulât son regard soupçonneux alternativement sur Richault et sur la petite Jeanine:

—Qu'est-ce que vous faites-là, seul avec votre fille?...

Mais il ne put s'empêcher de demander à celui en qui il ne devinait que trop un rival:

—Vous l'attendez donc aussi?

—Non, mon cher monsieur, je vais fermer les portes et m'en aller à mon tour. Tout le monde s'en va, vous voyez. Madame Roberte a été obligée de partir la première...

—Pour aller où?

—C'est elle qui vous le dira demain. Marc est parti ensuite...

—Pour... le Dauphiné?...

—S'il n'est pas encore dans le train, il va y monter tout à l'heure. Et moi, comme vous voyez, je vais tout fermer.

—Eh bien... elle n'est pas ordinaire, celle-là...

... Moi, faisait-il en hochant la tête, moi qui lui apportais de la copie... qui venais en chercher...

—Justement, vous m'y faites penser, il y a là un paquet à l'adresse de monsieur votre père... C'est sans doute ce que vous vouliez remporter...

Suivi de Scipion qui n'en croyait pas ses oreilles, il était entré dans la salle à manger.

Et le bossu en voyant ce désordre... cet abandon...

—Mais... c'est comme si on déménageait... On n'aurait pas mieux chambardé la boîte...

—Je crois en effet que c'est un déménagement qui commence.

—Elle va... s'en aller d'ici?... tout à fait... définitivement?...

—Demain... c'est demain qu'elle vous le dira... elle-même... Tenez, mon cher monsieur, voici votre paquet.

—Celui-là aussi?

—Non, fit Pierre Richault, celui-là, n'est pas pour vous.

Et, sans affectation, il recula légèrement ce rouleau enveloppé de vieux journaux et dont Scipion ne soupçonnait pas—oh! non—le précieux contenu.

—Et maintenant, ajouta Pierre Richault, il ne me reste plus qu'à fermer la maison, c'est ce que je vais faire...

—Et moi, dit piteusement le bossu... je n'ai qu'à remporter mon paquet... et ma veste... et à jouer fille de l'air...

... Tout de même, murmura-t-il, elle aurait bien pu... avec des amis comme nous... Et Marc avec sa marraine... Et puis enfin, nous autres... qui depuis quinze ans... étions mieux que des amis... Et partir comme ça... sans seulement vous dire: "Bête, crève!..."

... Il faut croire, murmura-t-il encore plus bas, pendant que ses grands yeux tristes et gouailleurs allaient furtivement à Pierre Richault, il faut croire qu'on a bien raison quand on prétend que ce qui est nouveau est plus beau...

Et, brusquement:

—Sans adieu, monsieur et mamselle, je vous laisse boucler la maison... Comme ça, si vous avez encore autre chose à faire, je ne vous gênerai pas.

Et il partit, plus attristé encore que stupéfait.

Pendant ce temps, la voiture où était monté Marc arrivait rue de Rivoli.

Depuis qu'elle roulait, le fils de Roberte, comme hypnotisé par la brusquerie stupéfiante de ce changement de vie qui allait commencer tout à l'heure... qui avait déjà commencé... depuis ce moment, Marc n'avait pu ni retrouver un peu de sang-froid, ni reprendre la suite de ses idées.

Il répétait machinalement:

—Authouard... notaire... Saint-Gervais, numéro 47...

Et c'était, dans sa tête brûlante, un tumulte... un chaos où tourbillonnaient toutes ces choses hétéroclites, contradictoires, folles: les révélations de sa mère... sa disparition... Jeanine... l'intervention de M. Richault... cette lettre... cette scène de violence... de larmes... ces gens là-bas qui allaient devenir ses parents devant la loi... cette grand'mère... cette femme aux cheveux blancs, aux traits anguleux, au triste sourire... Non, jamais il n'avait perdu le souvenir de ce visage attristé... de ces yeux gris,—comme les siens,—qui s'étaient attachés sur lui avec une expression d'intérêt, de bonté... Cela, jamais, il ne l'avait oublié...

Et puis... ce qui, d'un bruit assourdissant martelait ses tempes: ce nouveau nom, Châtel-Arnaud... qui bientôt serait le sien!...

Non... il ne parvenait pas à se retrouver dans ce tohu-bohu... Chagrin, étonnement, amour, colère, orgueil, déchirement... tout se mêlait, tout se combattait... tout se chassait en une mêlée qui le laissait inconscient... ahuri... stupide...

La voiture en s'arrêtant le rappela pourtant un peu à la réalité de l'heure présente...

—Ah! s'écria-t-il avec un instinctif effroi, voilà que je suis arrivé!...

Déjà d'ailleurs le portier de l'hôtel ouvrait le coupé... on prenait la valise...

Marc sans trop savoir ce qu'il faisait, payait le cocher... suivait ce domestique qui le conduisait au bureau de l'hôtel...

Mais là, en présence de cet autre employé qui lui demandait aussitôt à quel étage il désirait une chambre, il s'était enfin ressaisi.

—Je suis attendu par monsieur Authouard, notaire...

—Fort bien, monsieur, je suis prévenu.

Et cet employé ajouta en s'adressant au domestique qui portait la valise de Marc.

—Conduisez monsieur au numéro 47.

Marc suivit encore...

On arriva devant une porte... le domestique frappa.

—Entrez, fit une voix de l'intérieur.

Et Marc pénétrant dans cette chambre où un gros homme s'avancait pour le recevoir, fut accueilli par cette parole qui était aussi un cri d'étonnement:

—Ah! monsieur de Châtel-Arnaud, comme vous ressemblez à votre père!

Châtel-Arnaud! C'était donc vrai: voilà le nom dont on allait désormais l'appeler... dont on l'appelait déjà...

Et Marc, tout pâle de saisissement... d'émotion... et aussi de ce sentiment de fierté nouvelle dont, depuis la veille il se sentait, à chaque instant envahi, Marc lui répondit:

—Oui, monsieur, c'est moi... et c'est sans doute à monsieur Authouard que j'ai l'honneur...

—L'honneur est tout pour moi, monsieur de Châtel-Arnaud, fit le notaire avec une nuance de respectueuse considération qui fit éprouver au petit une bien étrange impression...

Mais maître Authouard ajoutait déjà:

—Nous avons encore une grande lettre avant le départ, monsieur de Châtel-Arnaud, et je me figure que dans la précipitation de tous ces heureux événements, vous n'avez peut-être pas eu beaucoup de temps pour dîner...

—Je n'y ai pas même songé, je vous avoue, répondit Marc avec un sourire où il y avait encore tant de tristesse émue...

—Je m'en doutais, fit jovialement le notaire. Il n'y a qu'en province on songe religieusement à l'accomplissement de cette fonction essentielle... Permettez-moi donc de vous prier... peut-être un peu familièrement, mais les voyages, vous le savez, rapprochent les distances... permettez-moi de vous prier de partager le dîner... que je n'oublie pas, moi...

—J'ai peur de ne pas y faire honneur, monsieur Authouard...

—Bah!... vous avez un estomac de quinze ans, monsieur de Châtel-Arnaud... et je me rappelle... monsieur le comte, votre père, était un bon convive... Vous lui ressemblez tant... vous devez avoir aussi ses belles qualités...

—Vous l'avez beaucoup connu?

—Beaucoup, oui, monsieur de Châtel-Arnaud... Je vous raconterai cela à table...

Il avait ouvert la porte de la chambre et, s'effaçant pour le laisser passer:

—Je vous en prie, monsieur de Châtel-Arnaud, répondit-il à son geste d'hésitation.

Et pendant qu'ils se dirigeaient vers la salle à manger :

—Mais, pensait à part soi le notaire, mais il est très bien ce garçon... et élégant... et distingué... à croire qu'il a toujours été ce qu'il va devenir...

...C'est une chance pour le comte Armand et pour la comtesse... une chance presque inespérée... Parce qu'enfin je pouvais aussi bien leur ramener un petit rustaud... ou un petit voyou parisien... Et pour le décrotter, pour le civiliser... pour en faire un gentilhomme... à cet âge-là... ils en auraient eu de la tablature, si tant est qu'ils y fussent jamais parvenu...

... Tandis que cette Roberte Aubray a élevé son petit de façon à lui donner des allures de petit roi... Et il sera infiniment mieux que l'autre... celui qui vient de mourir... et au moins il ressemble aux Châtel-Arnaud, celui-là... Oui, ils en ont de la chance!

Pendant ce temps, ils s'étaient mis à table et le notaire avait commencé par attaquer le potage de son plus bel appétit dauphinois, — bien que son partenaire ne s'empressât pas de l'imiter.

C'est vrai, Marc ne songeait guère à manger...

Cependant, en écoutant maître Authouard lui raconter, — sans en perdre une bouchée, — toutes ces choses d'un intérêt si aigu, si intense... toutes ces choses de la vieille maison qui allait être la sienne... de cette grand-mère qu'il fallait bien essayer d'aimer!... de cet oncle qu'il verrait demain pour la première fois... de son père... de son père surtout dont le notaire ne se lassait pas de dire et Marc d'écouter les prouesses de jeune homme... les exploits de cavalier... la force légendaire... le courage... la témérité... le fils de Roberte s'oubliait à suivre l'exemple de son vis-à-vis...

Oui, ce notaire avait raison dans le scepticisme de sa philosophie : à quinze ans, malgré l'émotion, malgré le chagrin, malgré l'anxiété, malgré l'effarement on ne résiste pas aux tiraillements d'un jeune estomac.

Marc dina... et sans y prendre seulement garde, dina solidement...

Et puis ce fut le mouvement... l'agitation... la fièvre du départ.

Ce fut le roulement de la voiture dans les rues inondées de lumière de ce Paris que, pour la première fois de sa vie, Marc allait quitter.

Ce fut la bousculade de la gare de Lyon... l'installation dans un compartiment du rapide...

Et puis, la locomotive siffla... le train s'ébranla...

—Voilà que nous partons, monsieur de Châtel-Arnaud, fit le notaire...

Marc eut un grand coup au cœur...

Sa mère qu'il quittait... sans savoir seulement quand il aurait la joie de la revoir!...

Jeanine... qu'il allait être si longtemps sans embrasser!...

Le notaire se carrait déjà dans son coin :

—Eh! faisait-il, nous en avons maintenant pour deux heures avant de nous arrêter... Il marche bien ce train-là...

Allons, c'était donc vrai : on était parti; et celui qui s'en allait vers ce Dauphiné inconnu était un homme tout nouveau.

Marc Aubray, l'enfant sans père, était resté à Paris...

Il n'y avait plus dans ce wagon du P.-L.-M. que le dernier, le seul représentant d'une des plus nobles maisons du Dauphiné... le gentilhomme qui ne s'étonnait déjà plus quand on l'appelait : Marc de Châtel-Arnaud!

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

### TROISIÈME PARTIE

#### Advienns que pourra!

#### I.—CHANGEMENT DE DÉCOR

Dans ce compartiment du rapide, où il était seul avec le notaire, Marc, comme son compagnon de voyage, n'avait pas tardé à s'endormir.

Maître Authouard bien installé pour la nuit, lui avait demandé la permission d'abaisser le voile bleu de la lampe...

Aussitôt, c'avait été l'obscurité presque complète au dedans — comme au dehors...

Et en dépit de sa fièvre d'émotion, d'attente, d'invincibles regrets... de troublantes espérances... Marc avait, lui aussi, cédé au sommeil.

A quinze ans, on dort si bien... si profondément! Les arrêts du

train dans le tapage des stations... le jour naissant auquel bientôt avait succédé le soleil du matin, — rien ne l'avait éveillé...

Ce n'est qu'un peu avant l'atteindre la gare de bifurcation que le notaire lui frappant doucement sur l'épaule :

—Nous allons bientôt arriver à Valence, monsieur de Châtel-Arnaud... et là, nous devons changer de train.

—Oh! fit-il en ouvrant les yeux... Oh! c'est grand jour!

—Bientôt six heures...

—Je ne me suis pas réveillé une fois...

—J'ai bien vu... Moins privilégié que vous, j'ai terminé mon somme fort avant le jour... et j'ai attendu jusqu'au dernier moment avant de troubler le vôtre... Mais c'est ici que nous allons prendre la ligne du Dauphiné... Tenez, la locomotive a sifflé et le train ralentit son allure enragée...

—Sommes-nous encore bien loin de?...

—Ma foi, non. A soixante kilomètres, tout au plus de la station de l'Albenec, qui dessert aussi Saint-Gervais...

...Malheureusement, nous avons ici deux heures à attendre...

—Oh! que c'est long!

—Bah! nous ferons notre premier déjeuner, monsieur de Châtel-Arnaud...

—Vous avez faim!...

—On a toujours faim en province... Il n'y a qu'à se mettre à table, vous verrez cela.

Le train s'arrêtait.

Ils descendirent... avec leurs menus bagages à la main...

Ils allèrent s'installer au buffet où Marc regarda avec étonnement maître Authouard s'offrir une tasse de chocolat... et puis deux œufs... et puis du café... et puis un cigare et du cognac...

—Ah! faisait le notaire à son compagnon de route qui avait à peine trempé ses lèvres dans sa tasse de chocolat, ah! vous avez encore l'appétit parisien... Ça vous passera au grand air de nos montagnes dauphinoises, monsieur de Châtel-Arnaud... Ça vous passera... et vous prendrez un appétit de province...

—Ce sont déjà, là, les Alpes?...

—Eh! oui... le Vercors est ici... nous allons le longer... Là bas, le Villard de Lans... plus loin, c'est l'Oisans... de ce côté, le massif de la Chartreuse... Vous ferez connaissance avec tout cela... et vous finirez par trouver que c'est encore plus beau que Paris.

—Et... quand nous serons à la station de l'Albenec?... demanda Marc, qui revenait à des préoccupations plus immédiates.

—Eh bien!... Vous savez que j'ai télégraphié hier soir pour annoncer l'heure de notre arrivée...

—Dix heures et demie, m'avez-vous dit.

—C'est cela... Nous allons trouver une voiture à la gare... nous y monterons... et, une demi-heure après, nous serons au Châtel-Arnaud.

—Une voiture... de la maison?

—Naturellement : l'américaine... ou peut-être le petit omnibus... à cause des bagages...

—Ah! il y a aussi un omnibus?

—Oui... C'est madame la comtesse Adrienne qui avait voulu en avoir un... pauvre femme... Elle disait qu'à la campagne c'était plus commode... quand on arrivait... quand on allait chercher des invités...

—La comtesse Adrienne... elle était très belle!

—Une beauté admirable.

—Mon oncle doit avoir beaucoup de chagrin...

—Un chagrin qui l'a fait vieillir de dix ans, le pauvre homme.

—Et puis... perdre en même temps son fils... son fils unique...

—Vous venez pour le remplacer, monsieur de Châtel-Arnaud.

Marc hocha la tête :

—Un fils... un vrai fils... ça ne se remplace pas...

E il ajouta tout bas :

—... Pas mieux qu'une vraie mère...

Mais on venait appeler les voyageurs.

—Allons, en voiture, monsieur de Châtel-Arnaud, fit le notaire — et dans deux petites heures nous serons arrivés.

On arrivait.

Le train s'arrête à la petite station par où en traversant l'Isère, on accède à Saint-Gervais et au Châtel-Arnaud.

—Ah! fit le notaire qui avait mis le nez à la portière du wagon, c'est l'omnibus qu'on nous a envoyé...

Tout en disant cela, il ouvrait le loqueteau, tournait la poignée... et, descendant le premier :

—Et puis, s'écria-t-il en faisant un geste d'appel, je me doutais bien que celui-ci viendrait avec le cocher :

...Benoit! Benoit!

Et pendant que Marc descendait :

—Un vieux brave homme, monsieur de Châtel-Arnaud, un domestique qui est dans la maison... depuis quarante ans peut-être...

Et comme Benoit, en même temps que le notaire le présentait ainsi à son nouveau jeune maître, arrivait en se hâtant...

—Ah! mon Dieu! fit-il en joignant les mains... on croirait voir...

—Monsieur Cyrille, pas vrai?... acheva le notaire.

—Oui, murmurait, avec des yeux d'attendrissement et d'admiration, le vieux domestique... oui... Ça m'a fait un effet... Ça m'a ramené de plus de trente ans en arrière...

—Vous avez connu mon père quand il avait mon âge?

—Ah! monsieur!... Je l'ai encore connu plus jeune!... Il était tout petit quand je suis entré dans la maison... Je l'y ai vu grandir... devenir un homme... beau et fort comme vous serez... Pauvre monsieur Cyrille... il était bien démon... bien brisefer... bien terrible... mais si bon avec ça, si généreux... qu'on ne pouvait pas ne pas l'aimer... Lui aussi, il m'aimait bien... Il me disait quelquefois: Benoît... (c'est mon nom, monsieur.)

—Je sais déjà, fit Marc en souriant et tout intéressé par le bavardage de ce vieux bonhomme discourant, là sur le quai de la gare, en attendant que le train repartit et qu'on put traverser la voie...

—Il me disait: "Benoît, tu ne me quitteras jamais..." Parce qu'il me tutoyait... il me faisait cet honneur... Pauvre monsieur Cyrille... C'est lui qui nous a quittés... et bien trop vite... Enfin!...

Et, hochant sa tête blanche:

—Ces messieurs ont fait bon voyage?

—Très bon, répondait le notaire. Je ne vous demande pas si on a reçu ma dépêche, puisque vous êtes là.

—Elle est arrivée à sept heures du matin, monsieur Authouard... Vous pensez si ça a mis la maison sens dessus dessous...

—Tant que ça?... fit curieusement Marc.

—Madame la comtesse n'espérait pas que monsieur Authouard pourrait revenir si vite avec monsieur...

...Je crois que c'est "monsieur Marc" que je dois dire, fit-il un peu hésitant.

—Oui, Benoît, c'est mon nom.

—Le même que celui de défunt votre grand-père... un beau gentilhomme aussi... et qui est mort trop tôt... avant l'âge...

—D'un accident de chasse, je le sais, fit Marc, que le notaire avait déjà renseigné.

—De sorte, continuait le vieux domestique qu'il n'y avait pas encore grand'chose de préparé pour recevoir monsieur... d'autant que madame la comtesse ne m'avait parlé de ça qu'après avoir reçu la première dépêche.

—Oui, expliquait le notaire à Marc, celle que j'ai envoyée dès que j'ai pu annoncer l'heureux résultat de mon voyage.

—Nous l'avions reçue hier, dans l'après-midi, celle-là... C'est alors que madame la comtesse m'a appris... m'a dit... Ah! monsieur Marc... vous venez leur rendre le bonheur, à mes pauvres maîtres...

Pendant cette conversation un peu décousue, le train était reparti, on avait traversé la voie... on était arrivé à l'omnibus... Benoît portait les bagages, les avait tendus au cocher, qui les rangeait sur l'impériale...

—Si ces messieurs veulent monter, fit le vieux domestique en ouvrant la portière.

—Mais, s'écria Marc, nous serions bien mieux là-haut.

Il montrait le large siège, en avant de l'impériale, plus élevé que celui du cocher, et qui, dans les omnibus construits pour des particuliers est toujours très confortablement aménagé et, par le beau temps, constitue, en effet, une excellente place.

—Oui, fit le notaire, comme cela vous verrez mieux le pays, monsieur de Châtel-Arnaud.

Ils montèrent... Benoît s'installa à côté du cocher.

Et les chevaux,—deux belles têtes attelées en poste avec des bricoles et des grelottières qui sonnaient clair leur carillon argentin,—les chevaux partirent au grand trot.

—A cette allure, fit le notaire, nous n'en avons guère que pour vingt-cinq minutes... Oh! nous serons vite arrivés.

Et à Marc, dont l'émotion grandissait, au fur et à mesure qu'il se rapprochait de cet inconnu... de cette maison qui allait devenir la sienne... de cette vieille femme... de cet homme qui allaient lui dire "mon fils",—à Marc, qui ne lui répondait plus guère que par des monosyllabes, maître Authouard expliquait complaisamment:

—Voilà l'Isère... nous allons la traverser... et puis, sur la gauche, tenez, on commence à le voir... on le voit tout à fait maintenant: c'est le Châtel-Arnaud...

Et Marc regarda avidement... presque craintivement la vieille maison féodale précédée des deux tours massives qui formaient entourage—et autrefois défense—à sa monumentale porte voûtée.

—Le voilà, faisait le notaire... redoutable autrefois, imposant toujours. Elles ne sont pas loin d'avoir leurs dix siècles, ces deux tours-là, qui protégeaient le vieux pont-levis dont elles gardent encore les rainures...

...C'est un de vos aïeux, que votre chartrier désigne sous le nom d'Arnold, féal compagnon du roy, c'est cet Arnold qui les a édifiées, en même temps que le vieux manoir, dont toutes les assises existent encore et ont servi de base aux murailles actuelles.

...Dans ce temps-là, on disait, pour désigner votre maison: le Châtel-Arnaud... C'est devenu, depuis, le Châtel-Arnaud—de même que les descendants d'Arnold ont ajouté le nom de la demeure au nom de l'aïeul...

Et, assez satisfait d'avoir montré son érudition au futur propriétaire de la vieille demeure qui dominait, sur la gauche, la vallée de l'Isère, où ils trottaient à grande allure:

—Et, ici, fit-il en se tournant à droite, ici c'est le château de Trélaus, dont vous voyez pointer, au-dessus des arbres, les toits d'ardoises... Votre défunte tante, vous vous en souvenez bien, était une Trélaus... la fille du marquis de Trélaus... qui habite là.

—Et qui est plongé aussi dans un deuil... lamentable...

—Oui... Il a perdu, lui, sa fille et sa belle-fille... mais enfin, son fils en est revenu... le comte François... Et par un bonheur providentiel, la fille du comte n'était pas dans l'automobile...

...Elle est un peu plus jeune que vous, mais presque de votre âge, mademoiselle Françoise... C'est une bien charmante enfant et ce sera une bien belle jeune fille... De même que, dans six ou huit ans, ce sera un bien beau parti...

Le notaire n'ajouta rien.

Il se contenta de jeter un regard furtif sur ce beau garçon qu'il amenait avec lui et qui, dans six ou sept ans, deviendrait, lui aussi, un des plus beaux partis du Dauphiné...

Et comme Marc ne répondait pas... perdu dans trop de pensées... trop de souvenirs... trop d'impressions nouvelles...

—Et cette vallée de l'Isère, fit le notaire en montrant du doigt la rivière aux flots d'étaim bruni qui s'allonge en serpentant à travers les fourrés verdoyants, où elle a profondément raviné son lit impétueux,—est-ce beau, ça... avec les Alpes là-bas qui élèvent dans le ciel bleu leurs neiges éternelles?... Est-ce un pays, celui-là... et peut-on en aimer d'autres... quand on le connaît et qu'on l'a habité?

Mais pendant que maître Authouard parlait et s'extasiait, l'omnibus avait fait du chemin.

On montait maintenant le raidillon qui conduit à la maison féodale.

On arrivait devant la porte massive.

Le vieux Benoît—encore assez lestement pour son âge—descendait du siège... ouvrait les deux lourds battants...

Et l'omnibus entra dans la cour d'honneur du Châtel-Arnaud. Au bruit sourd de la voiture roulant sous la voûte, des domestiques accouraient déjà.

On s'empressait pour aider les deux voyageurs à descendre...

On prenait la valise de Marc...

Et le notaire demandait:

—Madame la comtesse est chez elle?

—Elle attend ces messieurs.

—Alors, fit-il, permettez-moi, monsieur de Châtel-Arnaud, de vous montrer le chemin.

Ils traversèrent la cour solennelle bordée de trois côtés par des bâtiments, de l'autre par une balustrade à hauteur d'appui, qui s'ouvre en son milieu par un escalier de quelques marches conduisant au vieux jardin dessiné à la française, avec ses allées droites et ses plates-bandes fleuries encadrant des carrés de verdure...

Marc regardait... très impressionné...

Dans sa luxueuse simplicité, tout cela avait grand air...

Ces domestiques en deuil—comme Benoît et le cocher—s'encadraient bien dans ce décor imposant et austère.

Le perron, là-bas, vers lequel il se dirigeaient, donnait accès à une porte monumentale, surmontée d'un fronton que supportaient deux colonnes d'harmonieuses proportions...

Sur le fronton, un écusson à demi-rongé par la vétusté portait, gravées, les armes de la maison qui sont,—comme le notaire avait déjà expliqué à Marc,—d'azur aux trois têtes de sarrasins enchaînées, impérissable souvenir des croisades d'où un aïeul avait rapporté ce glorieux blason...

Maître Authouard pénétra dans le grand vestibule où débouche l'escalier d'honneur conduisant au premier étage...

Et à un autre domestique qu'il trouva là:

—Veuillez annoncer à madame la comtesse que monsieur Marc de Châtel-Arnaud...

—Si ces messieurs veulent bien me suivre... Madame la comtesse est dans sa chambre... elle prie ces messieurs de vouloir bien y monter...

Le domestique s'était engagé dans le grand escalier aux balustrades de fer précieusement forgé...

Le notaire et Marc le suivirent...

Le fils de Roberte commençait à marcher dans cette aventure comme dans l'hallucination d'un rêve...

Tout cela... ce luxe... ce cérémonial... cette vétusté somptueuse des choses qui l'entouraient... ces façons de vivre dont il n'avait pas encore eu l'exemple sous les yeux... dont il se faisait à peine une vague idée... la sonorité de cette vaste demeure où chaque parole semblait éveiller un écho endormi depuis des siècles, oui,

tout cela lui mettait des bourdonnements aux tempes... de la fièvre dans les veines... tout cela lui enlevait son sang-froid... l'étourdissait... le grisait d'une griserie oppressée... angoissée...

...Lorsqu'il vit ce domestique ouvrir une porte et annoncer en s'effaçant pour le laisser entrer:

—Monsieur Marc de Châtel-Arnaud...

...Monsieur Authouard...

Il entra... comme hypnotisé...

C'était la grande chambre aux tentures sombres—toujours la même—du début de ce récit.

Et, cette fois encore, ce fut un cri étouffé qui accueillit son apparition... pendant qu'il voyait venir à lui une grande femme aux cheveux blancs, aux traits amaigris... au nez impérieux... aux yeux gris—de la couleur et de l'éclat des siens—qui s'avancait les mains tendues:

—Ah!... c'est mon pauvre Cyrille que je retrouve en vous, mon cher enfant...

—Madame, balbutia-t-il.

—On n'appelle pas sa grand'mère madame... on lui dit grand-mère... on lui dit... quand on la connaît un peu mieux "bonne maman". Et d'abord, on lui tend son front pour recevoir son premier baiser...

Elle lui avait pris les mains.

Elle l'attira doucement... impérieusement:

Elle mit ses lèvres qui tremblaient sur ce jeune front qu'elle sentit frissonner...

—Sois le bienvenu, mon enfant, fit-elle de sa voix grave et triste... Sois le bienvenu dans cette maison qui va devenir la tienne et où je prie Dieu qu'il fasse entrer avec toi du bonheur pour mes vieux jours...

Et, s'adressant au notaire:

—Merci, mon cher Anthouard... Vous avez été le meilleur des amis et le plus intelligent des mandataires... Je vous remercie pour mon fils et pour moi... Nous n'oublierons jamais ce nouveau service... si grand... si précieux... que vous nous avez rendu...

—Je tenais, fit le notaire, à remettre moi-même,—entre vos mains,—celui que vous auriez reconnu cependant entre mille, n'est-ce pas, madame la comtesse...

—Déjà, il y a dix ans, cette ressemblance m'avait attirée...

Et elle fit en souriant faiblement à Marc:

—Car je t'avais déjà vu, mon cher enfant... tu ne t'en souviens sans doute pas.

—Si, je m'en souviens, répondit-il avec sa franchise résolue, et moi aussi, je vous aurais reconnue, grand'mère, parce que je ne vous avais pas oubliée...

Et comme si le son de sa voix lui rendait le sentiment de la réalité de ces choses fantastiquement étranges,—il se retrouva tout à coup calme, affermi—avec tout son sang-froid revenu.

La comtesse Colette adressait maintenant un dernier remerciement au notaire, qui comprenait qu'il était de trop dans cette scène de famille et qui s'empressait de prendre congé.

—Vous devez vous rendre compte, madame la comtesse... j'ai hâte de retrouver mon étude... après quatre jours d'absence...

—Merci encore, mon cher Anthouard... et faites... faites... Je me reprocherai de vous retenir plus longtemps...

—Je vous présente donc mes humbles hommages, madame la comtesse... je vous salue respectueusement, monsieur de Châtel-Arnaud...

—Et moi, fit Marc, je vous remercie de tout mon cœur, monsieur Anthouard, pour la peine que vous avez prise à cause de moi et pour les attentions dont vous m'avez comblé pendant notre voyage... Vous n'auriez pas pu, grand'mère, me donner un plus aimable compagnon de route...

—Et moi, riposta le notaire, je crois qu'il m'aurait été bien difficile d'amener à madame la comtesse un petit-fils plus charmant et plus accompli...

...Je me sauve... je me sauve...

Il avait disparu, refermant sur lui la porte de la vaste chambre. La vieille femme était seule maintenant avec ce petit fils inconnu...

Elle le regardait avec un attendrissement où il y avait déjà une flamme d'orgueil:

—C'est vrai, faisait-elle en hochant la tête... ce notaire a raison... tu es un bel adolescent, mon cher enfant retrouvé... En te voyant entrer, j'ai éprouvé une émotion... ah! je puis dire aussi une joie... bien grandes...

...De la joie... C'est un mot qui ne devrait pas être prononcé dans cette maison en deuil... dans cette maison d'où, voilà à peine quinze jours, sortaient deux cercueils... celui de ma belle-fille... celui de mon pauvre cher petit Jacques... mon petit Jacques que j'aimais tant... que j'ai tant pleuré... Te souviens-tu aussi de lui?

—Oui, grand'mère. Il avait des yeux bleus et des cheveux blonds...

—C'est ça... c'est ça... Les yeux sont fermés à jamais... les cheveux blonds vont devenir poussière... C'est affreux!...

...Eh bien, vois, mon petit Marc... c'est peut-être la première fois aujourd'hui que je parle de cela sans que les larmes me suffoquent... parce que tu es là... et parce que,—j'en ai du remords,—mais je le dis puisque c'est la vérité,—parce que ton arrivée... ton aspect... les traits de ton père qui revivent en toi... cela me donne de la joie... oui, de la joie...

...Comme c'est mystérieux et bizarre, tout cela, faisait-elle en hochant la tête...

Et lui, il ne put s'empêcher de répondre:

—Maman avait deviné que vous éprouveriez une grande joie à voir que je ressemblais tant à mon père... et elle disait qu'elle vous l'enviait, cette grande joie-là.

—Ah!... ta mère... fit la comtesse avec un visible effort... je me reproche... de ne t'avoir pas demandé... de ses nouvelles...

—Je ne pourrais pas vous en donner, grand'mère, répondit Marc d'une voix altérée

—Pourquoi?...

—Parce que je ne l'ai pas vue avant mon départ... C'est le plus grand chagrin, bien sûr, que j'aie encore éprouvé de toute ma vie...

—Et... pourquoi ne l'as-tu pas vue?...

—Eh bien... oui, tenez, j'aime autant vous le dire... parce que je ne veux pas vous laisser croire... des choses... qui ne seraient pas vraies... Et puis il vaut mieux qu'on sache, les uns et les autres, ce qu'on a dans le cœur.

En parlant, il s'enhardissait.

Maintenant, il avait relevé la tête... sa voix sortait sonore, pleine de franchise...

Et pendant que la douairière murmurait:

—Oui... comme son pauvre père... tout comme mon Cyrille...

Il continua:

—Eh bien, je ne voulais pas venir ici.

—Oh!...

—Ça m'avait cependant rendu bien heureux... bien fier... quand maman m'avait dit: "Tu vas pouvoir t'appeler comme ton père".

...Parce que, je peux bien vous l'avouer, à vous, c'était mon supplice de savoir que mon père avait voulu me donner son nom... et que jamais je ne pourrais le porter.

—Pauvre petit.

—Mais je ne voulais pas moi, me séparer de maman...

—Cependant!...

—Avec elle, je voulais bien venir... mais pas sans elle...

—C'était impossible!...

—Oui... elle le dit aussi... Et pourtant: Ah! si vous la connaissiez, maman!... Si vous saviez ce qu'elle a fait pour moi!... Mais enfin, il ne s'agit pas de ça... Vous dites que c'est impossible... elle dit comme vous...

—Tu vois bien...

—Mais moi, alors, je lui avais répondu: "Eh bien, tant pis pour le nom... Je vois que tu vas être malheureuse... Et comme je n'entends pas ça... tu vas me faire le plaisir d'envoyer promener ce notaire..."

—Oh!...

—Et c'est alors que pour me forcer à lui obéir... elle est partie... oui, elle s'est sauvée...

—Ah! brave créature, murmura la comtesse Colette...

—Et quand je suis revenu à la maison je n'y ai trouvé que monsieur Richault.

—Monsieur Richault? répéta la douairière d'un ton qui demandait une explication.

—Oui... un de nos amis... le père de Jeanine... que je veux épouser...

—Tu veux!...

—Oui, grand'mère... Je vous raconterai ça plus tard... Et monsieur Richault m'a dit:

...—Tant que tu n'auras pas obéi loyalement, à ta mère, en allant chez ta grand'mère et ton oncle et en te conduisant avec eux comme un fils doit se conduire, tu ne la reverras pas... Si tu veux un jour la revoir discrètement, sans que ça fasse de tapage, sans que ça te gêne les projets qu'ont, sur toi, tes parents adoptifs, tu n'as qu'à partir et sans arrière-pensée...

...Alors, j'ai embrassé Jeanine et je suis allé rejoindre le notaire Anthouard. Voilà, grand'mère.

Pendant que Marc parlait ainsi, sa grand'mère, effarée par cette tranquillité de résolution décidée, plus encore que par l'énormité de franchise de cet enfant,—s'oubliait à murmurer en l'écoutant:

—Cyrille... C'est Cyrille... Quand il avait formé un projet... quand il avait en tête une prouesse... ou bien une folie... c'était cela... Tout l'âme de son père est aussi passée dans le corps de cet enfant...

Mais enfin... de son Cyrille... quand il était à l'âge de celui-là, elle avait si souvent été l'affectueuse conseillère... Sa voix de mère tendre avait si souvent,—par la persuasion plutôt que par les repro-

ches,—détourné ce fougueux enfant de tant de fâcheuses aventures...

—La persuasion, se disait-elle, agira peut-être aussi sur celui-là... Il importe de le dépayser d'abord... de lui montrer un monde tout nouveau... un monde qui l'éblouisse et l'enchanter... il faut lui inspirer la fierté de ce qu'il sera demain... Il s'agit de se faire aimer de lui...

...Et alors... le temps, l'éloignement, la différence des milieux, tout fera son œuvre... tout me rendra chaque jour plus maîtresse de ce cœur où revit le cœur de mon pauvre cher Cyrille...

Et la douairière répondit à Marc :

—Ta mère t'a donné là, mon enfant, la plus parfaite preuve de la grandeur de son amour et de la hauteur de son intelligence...

...Elle a compris que, malgré tes répugnances—oh! toutes naturelles, mon cher petit—à venir seul, loin d'elle, dans une maison où tu ne pouvais pas encore savoir de quelle affection tu serais entouré par ta bonne maman... et par ton père adoptif—elle a compris que tu devais venir... parce que ta place est ici... ta place de devoir et d'honneur!...

...Ah! mon enfant... c'est toi maintenant notre unique espoir... C'est toi le dernier... le seul Châtel-Arnaud... C'est à toi que ton père adoptif va confier le nom... le blason... tout le patrimoine de grandeur, de noblesse légué par les aïeux...

—Oui, c'est bien ce que monsieur Richault m'a dit : "Va perpétuer ton nom et ta race."

—Il t'a dit cela... tu vois... C'est un bon conseiller... c'est un honnête homme...

—C'est le père de Jeanine...

—Mais qu'est-ce donc, cette Jeanine dont tu as déjà plusieurs fois prononcé le nom? demanda la douairière qui eut peine à réprimer un mouvement d'impatience

—Jeanine, grand'mère, c'est la jolie petite fille que j'ai empêchée d'être mordue par un chien enragé... Maman m'a dit que vous étiez au courant de ça.

—Oui... J'ai su ta vaillance... J'en ai été fière... J'ai reconnu le sang qui coule en tes veines...

—Eh bien, depuis ce moment, nous sommes devenus très amis avec monsieur Richault et avec sa fille Jeanine...

—Ce monsieur Richault... Qu'est-ce que c'est?

—Un artiste, grand'mère. Un miniaturiste... Et il a du talent, allez! Il m'a fait mon portrait que maman avait mis sur sa cheminée en face de celui de mon père... C'était un chef-d'œuvre!...

—Et il est marié... il a d'autres enfants?...

—Sa femme est morte... il n'a plus que Jeanine... Et il l'aime! moi aussi, je crois qu'il m'aime... Enfin, lui, Jeanine, maman et moi nous nous aimons beaucoup... Et nous nous marierons avec Jeanine...

Et comme il voyait la douairière froncer involontairement ses sourcils sur ses yeux gris aux reflets d'acier bleuâtre.

—Ça ne se fera pas demain, grand'mère, ajoutait-il en souriant... ni dans huit jours... ni dans huit mois... Elle n'a pas encore quatorze ans, cette petite Jeanine qui a de grands cheveux blonds et des yeux de la couleur du ciel... Ah! nous aurons cent fois le temps d'en recauser, de tout ça... Et je sais très bien que je ne peux me remarier que lorsque je serai un homme et que j'aurai une situation faite.

—Quelle situation? demanda curieusement la douairière?

—Oh! je puis vous le dire tout de suite: je veux me faire soldat... Et il me semble que vous ne pouvez que m'approuver, grand'mère... Soldat... c'est un métier qu'on peut exercer quand on porte le nom que vous voulez me rendre...

—Enfin... répondit la comtesse Colette... ce n'est pas non plus pour demain, cela... on a le temps d'en causer... d'y réfléchir...

Et elle se disait à part soi:

—Oui... le temps... l'éloignement... des affections nouvelles... des idées nouvelles... le sentiment, chaque jour plus ancré de ce qu'il est... de ce qu'il doit être... du rôle que désormais il est appelé à jouer... C'est sur quoi je compte.

Et, sans insister davantage:

—Eh bien, mon cher enfant, puisque te voilà ici... chez toi... nous allons faire de notre mieux... d'abord pour que tu ne t'y déplaises pas...

—Et maman?... quand est-ce que vous pensez que je pourrai la voir?

—Mais... bientôt... C'est elle qui sera juge... elle qui comprend déjà si bien...

—Enfin... vous n'empêcherez pas, grand'mère?... D'abord, je sais bien que, si je voulais, vous ne pourriez pas empêcher... Mais j'ai promis "toute ma déférence". Cette promesse-là je l'ai faite... je l'ai faite librement et je la tiendrai... Voyez: je vous dis les choses franchement, moi... Monsieur Richault me l'a assez souvent répété: Il ne faut jamais qu'un honnête homme dise ce qu'il ne pense pas... C'est la première probité, cela... Vous n'empêchez pas, n'est-ce pas, grand'mère?

—Non, mon enfant, fit la douairière, et quand ta mère manifestera le désir de se rencontrer avec toi,—je te laisserai ta liberté pleine et entière d'aller la voir... de remplir vis-à-vis d'elle des devoirs qui sont sacrés aussi...

—Merci, grand'mère, ça me fait plaisir... un grand plaisir, ce que vous me dites-là... je vous aime déjà mieux que quand je suis entré dans votre chambre...

Et il ajouta dans l'élan de sa franchise:

—Je ne demande qu'à vous aimer de tout mon cœur, moi!... Il faut bien que j'aime quelqu'un auprès de moi... maintenant que maman et Jeanine sont si loin... Et puis j'avais bien déjà vu,—l'autre fois,—que vous aviez de bons yeux pour me regarder... Tenez, des yeux comme ceux que vous avez en ce moment...

Et la vieille femme tout attendrie:

—Oui, cher petit... ce sont aussi des yeux de mère... et tu le verras tous les jours un peu mieux...

Elle l'avait, en parlant, attiré vers elle.

Elle mit encore un baiser sur son front.

Et lui:

—Voulez-vous que je vous embrasse aussi, grand'mère, ça me ferait bien plaisir...

—Oh! mon enfant... c'est à moi que tu donneras un grand bonheur.

Et, à l'indicible ravissement de la douairière, les jeunes lèvres de Marc se posèrent sur ses vieilles joues ridées...

Elle ajoutait déjà:

—Je vais maintenant te conduire auprès de ton oncle, qui sera plus tard ton père adoptif. Il faudra l'aimer aussi, mon pauvre Armand.

—Je ne demande pas mieux, grand'mère... Et il me semble que s'il est comme vous...

—Tu vas le trouver bien triste... bien accablé... Songe donc, mon petit Marc... il a perdu, lui, tout ce qu'il avait de plus cher au monde... Il y a quinze jours, il voyait autour de lui sa jeune femme qu'il adorait... son enfant... son Jacques qui était sa joie et son espoir... une effroyable catastrophe lui a tout enlevé à la fois...

...Quinze jours... Juge comme sa douleur est encore récente et cruelle... et pardonne à cette douleur si elle est encore trop violente pour bien laisser apparaître la vive amitié qu'il a déjà pour toi...

...Moi, faisait-elle, en soupirant, ce n'est pas la même chose: j'ai retrouvé en toi le fils de mon fils... et je n'avais perdu qu'un de mes deux petits-enfants...

...Allons... viens...

Elle s'était levée...

A travers les vastes corridors de la vieille maison, elle le conduisit à la bibliothèque dont elle ouvrit la porte:

—Armand... j'amène Marc...

Le comte de Châtel-Arnaud se leva, d'un geste brusque, de la table où il écrivait...

—Ah!...

Et à lui aussi ces mots vinrent aux lèvres à la vue de ce grand garçon de quinze ans que la douairière avait pris par la main...

—Comme il lui ressemble!...

Et le comte Armand, comme avait déjà dit sa mère:

—Sois le bienvenu, Marc, dans la maison de tes aïeux...

Il avait tendu sa main nerveuse et fine à l'enfant de son frère Cyrille.

Marc avança la sienne... plus gêné... plus hésitant... Ah! cent fois plus!... que lorsqu'il s'était trouvé en présence de cette vieille femme...

Non... cet homme aux cheveux grisonnants... aux lèvres pâles... aux yeux qui vacillaient sous le regard ardent dont il l'enveloppait... cet homme n'avait rien qui l'attirât... rien...

Et lorsque la douairière s'empressa d'ajouter:

—Embrasse-le, Armand... c'est notre enfant.

Le comte posa à son tour, sur le front de l'adolescent, ses lèvres glacées, en répétant:

—Notre enfant!...

Et puis, brusquement, un rauque sanglot s'exhala de sa bouche:

—Mon enfant... mon pauvre enfant!...

Et il alla retomber à sa table où il cacha sa tête dans ses mains...

—Viens, fit tout bas la comtesse à Marc, laissons-le pleurer...

Elle l'avait fait sortir de la bibliothèque et elle disait encore,—comme si elle le suppliait,—pendant qu'elle l'entraînait loin de cette douleur poignante:

—Aie compassion, mon enfant... aie pitié... Il est si malheureux!...

Mais enfin—le contact avait eu lieu entre Armand et le fils de Cyrille. Tout, en somme, s'était affectueusement passé.

Il fallait maintenant réagir contre l'impression morne... désolante... qui devait rester au cœur de ce petit Marc...

Il fallait réagir par la curiosité... par l'attrait de l'inconnu...

Et la douairière :

—Viens, en attendant le déjeuner qui sonnera tout à l'heure, viens que je te montre ton appartement...

...Il n'est pas encore tout à fait complètement installé... Depuis hier, nous n'avons pas eu beaucoup de temps... Et avant... je ne savais pas, moi, si tu voudrais venir donner une grande joie à ta pauvre grand'mère.

—Vous voyez bien, bonne maman, je suis venu...

—Oui, fit la douairière tout attendrie, appelle-moi "bonne maman" c'est plus doux pour mon vieux cœur...

...Et puis, reprenait-elle en revenant à son idée, et puis il vaut autant... il vaut mieux que ce soit ainsi. Nous t'agencerons cela à ton goût... pour que tu t'y plaisais...

...Tiens c'est ici.

Elle lui ouvrait une grande pièce à l'aspect de cabinet de travail... de salon... de fumoir...

—Voilà où tu travailleras... parce qu'il faudra bien travailler aussi un peu...

—Beaucoup, bonne maman. Je me rends parfaitement compte que j'ai un tas de choses à apprendre... Mais je les apprendrai...

—Oui... il y a toute une éducation nouvelle... Tu n'es pas allé au lycée?...

—Maman n'était pas assez riche.

La douairière se sentit le cœur serré d'une oppression... d'un remords... poignants.

—Oh! je sais... je sais qu'elle a fait dans les limites... au-delà des limites de ce qui lui était possible.

—Je terminais, en ce moment, mon cours supérieur... je me préparais pour obtenir mon brevet... Mais tout ça, ce ne sont que des études élémentaires. Ça ne suffit pas, je le comprends bien, pour quelqu'un qui s'appelle Châtel-Arnaud.

—J'y ai... nous y avons déjà pensé. Nous en avons parlé avec ton père adoptif.

—Et qu'est-ce qu'il a dit, mon oncle?

—Il se demandait s'il ne faudrait pas, peut-être, te faire passer deux ou trois ans dans un grand établissement d'éducation...

—Enfermé... habillé en collégien... avec des pions... comme dans une prison... non, franchement, grand'mère... je n'aimerais pas ça... pas du tout.

—Moi non plus.

—Ah! merci, bonne maman.

—Tu es déjà plus grand et plus viril que ton âge... Et puis ce ne sont pas des classes régulières qu'il faut que tu suives... C'est trop lent... Ça te ferait commencer avec de trop jeunes condisciples... ça t'y ferait t'éterniser trop longtemps...

—...A avoir l'air d'un grand dadais...

—Tandis qu'avec ce que tu sais déjà, tu peux rapidement, avec un travail intelligent et sérieux,—acquérir le reste. Nous allons te donner un bon professeur...

—Où faudra-t-il que j'aïlle?

—Mais c'est lui qui viendra ici.

—D'où?... il n'y a point de ville près du Châtel-Arnaud... Comment pourra-t-il l'aire?

—Mais il logera au Châtel-Arnaud, lui aussi,—ce sera ton maître de toute la journée... le précepteur qui se fait l'ami de son élève, qui lui consacre la totalité de son temps... dont l'enseignement est constant... aussi bien par les causeries familières que par les leçons proprement dites...

—Mais ce sera parfait comme cela!

—Et quant aux maîtres spéciaux, de dessin, de musique, d'équitation, d'escrime... je ne sais encore de quoi... ceux-là qui ne viennent pas tous les jours peuvent facilement faire le petit voyage de Grenoble... ou bien tu peux aller, comme en promenade, chez eux, une fois ou deux par semaine.

—Mais... ce sera horriblement cher, tout ça...

—Rien ne sera trop cher, mon enfant pour que tu deviennes un gentilhomme accompli... Profite des leçons qu'ils te donneront, c'est tout ce que je te demande.

—C'est entendu bonne maman. Ils seront contents de moi... et vous aussi.

—J'en suis déjà sûre. C'est donc ici, mon enfant, dans cette pièce, que sera ton cabinet d'étude... ton salon à toi... ton fumoir... quand tu prendras... si tu ne l'as pas déjà prise... la mauvaise habitude qu'ils ont tous à présent... Tu souris... Ah! mon cher petit... je ne suis pas dans le train, moi... comme ils disent... J'ai mes vieilles idées... mes vieilles répugnances... mes vieilles susceptibilités. Je les ai et j'y tiens, parce que je me figure que tout cela c'est aussi quelque chose légué par les aïeux, et que nous avons pour devoir de respecter.

...Ah! je radote, n'est-ce pas?... Viens voir maintenant ta chambre.

Elle lui ouvrit la porte d'une pièce qui donnait sur le cabinet de travail.

—Oh! qu'elle est grande et belle, s'écria Marc en admiration!

—C'était celle de ton père. Depuis qu'il l'avait abandonnée on n'y a rien changé. C'est lui qui avait choisi ces tapisseries à personnages... ce vieux lit Louis XIV... ces meubles ventrus à ornements de bronze doré... C'est lui qui avait apporté ce tapis d'Aubusson qui éclaire la pièce un peu sombre avec son fond blanc semé de guirlandes de fleurs. Cette panoplie de chasse, c'est la sienne... cette panoplie de fouets et d'objets de sports c'est aussi la sienne... Il les avait formées toutes les deux... Voilà son bureau... La chambre est telle qu'il la quittée... Te plaira-t-elle?

—Oh! bonne maman... n'y changez rien, je vous prie... Là, plus tard, nous mettront seulement deux portraits...

Il montrait la cheminée où une pendule ancienne,—les Trois Grâces, de Germain Pilon,—apportait une note gracieuse et jolie...

—Le portrait de mon père... Vous avez bien des photographies de lui...

—Oui, mon enfant. D'ailleurs au salon, tout à l'heure, tu vas voir de mon pauvre Cyrille un très beau portrait... très ressemblant surtout... tu t'y reconnaitras.

—Et puis, ajouta-t-il plus bas, je placerai en face celui que je prierai maman de faire exécuter...

—Par monsieur Richault, n'est-ce pas?

—Oui, bonne maman...

—Tu auras raison, mon enfant. Et ce n'est pas moi qui te demanderai d'oublier ta mère...

...Alors, fit-elle aussitôt, en revenant à un autre sujet de conversation, comme si celui-là lui était pénible... Alors, ta chambre te plaît...

—Je serais difficile si elle ne me plaisait pas.

—Viens voir ton cabinet de toilette.

Elle ouvrit une autre porte...

Et là encore, Marc poussa un cri d'admiration.

Autant la chambre à coucher était agencée dans le respect du vieux style dont elle accumulait les opulences, autant le cabinet de toilette aménagé à l'anglaise offrait toutes les commodités, tous les confort, tous les raffinements de l'élégance moderne.

Il n'y avait là, aux murailles, que de la faïence blanche décorée de quelques guirlandes de fleurs émaillées dans la pâte des carreaux...

A la grande fenêtre formant baie, c'étaient aussi des vitraux où couraient de grandes fleurs chimériques...

Là-bas, la baignoire toute blanche... Ici, l'appareil à douches en cuivre nickelé.

Ici, enfin, la table à toilette, immense, en acajou foncé, avec son dessus en marbre et sa garniture assortie aux céramiques de la paroi et aux décors des vitraux...

—Te plaît-il aussi, demanda la comtesse Colette, toute heureuse de l'admiration que Marc ne songeait pas à cacher.

—Oh!... bonne maman... Je peux bien vous le dire, à vous: je ne me doutais seulement pas qu'on pût avoir—à soi—un cabinet de toilette aussi beau... je me demande si j'oserai m'en servir...

—Tu y seras bien vite habitué, fit-elle en souriant...

—Vous croyez?...

—Tu verras.

—Oh!... reprenait-il en riant tout à fait... Quand je vais raconter ça à maman...

...Parce que vous pensez si je vais lui écrire tout ça... si je vais lui faire la description... et puis le croquis...

—Tu sais donc dessiner?

—Un peu, oui... même pas trop mal. J'avais eu un moment l'idée de me faire peintre, moi aussi.

—Pourquoi dis-tu "moi aussi"?

—Parce que M. Richault est peintre...

—Ah! oui... je comprends, fit la vieille femme avec cet imperceptible geste de contrariété qu'elle avait déjà eu une fois...

Et Marc, qui ne songeait pas à regarder sa grand'mère:

—Et Jeanine... je la vois rire d'ici... Vous ne pouvez pas vous douter, bonne maman, comme elle a un joli rire, Jeanine... une fleur qui montre des perles... Ah! que vous l'aimerez celle-là, quand vous la verrez...

Heureusement pour la réponse de la douairière, on entendait en ce moment le tintement d'une cloche.

Et aussitôt, elle put s'écrier:

—Ah! voilà qu'on sonne le déjeuner, ne nous faisons pas attendre mon fils...

Et prenant le bras de Marc:

—Tu l'aimeras aussi, n'est-ce pas, mon pauvre Armand qui a tant de chagrin et qui va devenir ton père en t'adoptant.

—Bonne maman, répondit-il en hochant la tête, on n'a pas deux pères... et je ressemble trop au mien pour qu'un autre puisse nous le faire oublier... J'appellerai mon oncle Armand "mon oncle", ça ne changera rien à mes sentiments pour lui... et ça laissera tout à sa vraie place. Voulez-vous ainsi?...

—Soit, fit-elle en soupirant.

Et elle se disait:

—Comme Cyrille!... Tout comme Cyrille!...

## II.—CHANGEMENT DE VIE

Ce fut, toute la journée, comme un rêve de luxe inconnu, de mœurs inattendues, de traditions insoupçonnées à travers lequel la comtesse Colette promena cet adolescent qui sortait de l'humble pavillon de la rue de la Félicité—et qui, la veille encore, arpenta la rue et la place des Batignolles sa serviette de moleskine sous le bras...

Après le déjeuner où le comte Armand s'était visiblement efforcé de causer avec Marc et où la comtesse Colette avait pris à tâche de rendre leur causerie cordialement intime,—après les étonnements de cette immense salle à manger aux lourdes boiseries de noyer... de ce service quasiment solennel par deux maîtres d'hôtel en habit, qui avaient l'air de vieux magistrats ou de vieux ministres plénipotentiaires... après le départ du comte Armand qui avait, aussitôt après le café, pris congé de sa mère et dit à Marc: "Je te laisse avec ta bonne maman, mon cher enfant... je vais me reposer un peu chez moi", la promenade du fils de Roberte avait recommencé à travers le château, les écuries, les communs, le jardin et le parc...

Il avait vu, dans le grand salon, la succession des aïeux revivant dans l'or terni de leurs cadres...

La douairière les lui avait tous montrés... tous nommés... depuis Arnold le chef de la maison, hérissé et farouche sous la dalmatique orfèvrée dont l'avait revêtu le barbare artisan qui avait grossièrement reproduit ses traits—jusqu'à ce Cyrille qui revivait en lui—et dont il avait aussitôt reconnu les traits familiers dans l'élégant costume de chasse dont l'avait habillé la fantaisie pittoresque d'un peintre au nom justement célèbre...

Ses yeux avaient brillé, dans les écuries, à la vue de ces chevaux aux robes satinées—chevaux d'attelage, chevaux de selle—qui se retournaient dans leurs boxes pour le voir passer et dont il lisait, en haut des râteliers de fer, les noms écrits en grosses lettres: Consul, Pacha... Pluton... Diane...

—Oh! celui-là, avait-il fait en voyant dans un box où il était en liberté, un double poney, très râblé, à l'œil ardent sous une épaisse... une formidable crinière noire...

—C'est Toby, répondit en soupirant la douairière... C'était le cheval de Jacques, qui était encore un peu trop jeune pour monter une bête de grande taille... Le pauvre enfant n'avait ni ta stature, ni ta force... Il était seulement ton cadet de quinze mois... Tu parais de trois ou quatre ans plus âgé... Ce n'est pas ce poney que tu monteras, toi... mon cher petit...

—Oui, murmura Marc... Je veux apprendre... je veux être un cavalier, moi aussi...

Il allait ajouter "comme mon père". Il ne voulut pas rappeler à sa grand-mère un cruel souvenir...

Et il fit seulement, avec un éclair dans ses yeux d'acier:

—Comme un gentilhomme accompli, n'est-ce pas, bonne maman?

—Oui, mon enfant...

Et ils passèrent dans les remises où les voitures étaient rangées sous leurs housses grises; dans les selleries où luisaient les mors et les chainettes sur le vernis des harnais...

—Ah! s'écria Marc, en les désignant du doigt dans un coin où elles étaient remisées, ah! des bicyclettes!...

—Ce sont celles de ta pauvre tante Adrienne et ton pauvre cousin...

Et elle ajouta:

—Encore des machines modernes qui ne m'enthousiasment pas!...

Il ne répondit rien... Mais, une fois de plus, son œil avait brillé...

Une bicyclette!... Il ne s'était peut-être pas passé un jour... un seul jour, à Paris, où, en voyant filer un cycliste à fond de train Marc n'eût fait ce gros péché d'envie: en avoir une, lui aussi!...

Des chevaux... des voitures... Comme jamais l'idée ne lui était seulement venue qu'il lui serait possible un jour d'en posséder, il n'en avait jamais désiré.

On n'a pas la convoitise de ce qui est trop loin...

Mais une bicyclette... c'était dans l'ordre des choses admissibles, cela...

S'il en avait bien instantanément demandé une à sa mère... elle aurait peut-être, pauvre chérie, commencé une tirelire pour la lui gagner franc par franc...

Oui, elle l'aimait tant, qu'elle aurait sans doute fait une folie...

Il aurait eu sa bicyclette...

Et c'est justement parce qu'il sentait qu'elle céderait peut-être à la violence de son désir qu'il y avait résisté, lui...

Mais, il était monté une fois sur celle d'un camarade plus chanceux que lui... Il avait su faire quelques pas... presque tout de suite... En deux ou trois jours, il était sûr qu'il saurait complètement s'en servir...

Et il y en avait une... là... et jolie... et élégante... toute nickelée... une bicyclette de grand luxe... qui devait être délicate à monter!...

Et il se dit à part lui:

—Je ne tarderai pas à faire connaissance avec toi, petite reine...

Ce fut ainsi tout l'après-midi.

La comtesse fit, en détail, les honneurs de sa nouvelle demeure au fils de Roberte...

Elle ne lui épargna ni une allée du jardin, ni un corridor de la maison...

Et puis—toujours en causant, toujours en faisant causer ce grand garçon aux allures si spontanées... si franches... et qui disait si facilement la pensée du fond de son cœur,—on atteignit presque sans s'en apercevoir (car en ce moment de l'été les jours étaient fort longs)—on atteignit l'heure du dîner.

La cloche que Marc avait déjà entendue à midi, sonna une seconde fois, à sept heures du soir.

Il se retrouva, dans la salle à manger solennelle avec cet homme amaigri... accablé... aux allures de vieillard... qui avait tant de tristesse dans ses yeux vacillants... qui laissait tomber de sa bouche des paroles si découragées...

...Qui cependant s'efforçait—on le voyait bien,—de lui faire un affectueux accueil.

La comtesse, à la table monumentale où le couvert était cérémonieusement dressé, la comtesse avait, comme au déjeuner, pris la place d'honneur, le dos à la haute cheminée...

Le comte s'était placé en face de sa mère... et le couvert de Marc était mis, en équerre, sur le troisième côté de la table carrée, à égal intervalle de celui de sa grand-mère et de celui de son oncle,—et, par le fait, à une assez grande distance de l'un et de l'autre.

La massive suspension qu'on venait d'allumer et dont l'abat-jour mettait sur la nappe blanche une clarté égale et douce, laissait dans une quasi-obscurité toute cette vaste pièce encore assombrie par la teinte foncée de ses panneaux de noyer... et où les deux maîtres d'hôtel faisant sans bruit leur service, prenaient, ce soir, non plus des allures de ministres plénipotentiaires, mais des tournures de silencieux fantômes...

Peu à peu, Marc se sentit oppressé par ces vagues ténèbres, par la solennité morne de ce couvert aux vieilles argenteries démodées et massives, par la tristesse qui planait sur cette table où les convives étaient si loin les uns des autres...

Maintenant que le dîner touchait à sa fin, la conversation entre cet adolescent perdu en un monde inconnu et ces deux partenaires qui n'avaient encore avec lui aucun lien d'habitude, de vie et d'idées communes,—la conversation tombait à chaque instant pour laisser régner un silence pénible... lourd...

Marc éprouva, de plus en plus attristante, l'impression de cette pesanteur, de ce froid...

C'est avec un sentiment de délivrance qu'il vit la douairière donner le signal de la fin de cette contrainte glaciale, en se levant et en acceptant le bras de son fils qui la conduisit cérémonieusement au grand salon—peu éclairé aussi—et où les aïeux, dans leurs cadres ternis prenaient des aspects de réalités vivantes aux yeux fixés sur celui qui les regardait avec trouble...

On servit le café... la conversation recommença—pénible—jusqu'au moment où la douairière voyant Marc devenir de plus en plus silencieux:

—Tu es encore tout fatigué par le voyage, mon enfant... Veux-tu te retirer chez toi?

—Je veux bien, grand-mère... et puis j'ai à écrire une lettre...

—Bien, mon enfant, répondit-elle, sans même lui demander le nom—qu'elle avait déjà deviné—de la destinataire de cette lettre... bien... tu trouveras dans le bureau de Cyrille... dans ton bureau... tout ce qu'il faut pour cela...

Elle sonna.

Et à un domestique qui parut aussitôt à la porte du salon:

—Dites à Benoît que monsieur Marc désire rentrer chez lui...

—Bien, madame la comtesse... Il va se mettre immédiatement à la disposition de monsieur Marc.

Et au regard un peu surpris de son petit-fils la douairière répondit:

—Benoît avait été le valet de chambre de ton père, mon enfant... je le mets à ton service... provisoirement, cela va sans dire, au cas où tu préférerais un autre valet de chambre... plus jeune... plus alerte...

—Mais... fit-il, je n'ai besoin de personne, bonne maman, et maintenant que je sais où est ma chambre...

—Il la disposera pour la nuit et il prendra tes ordres... Tiens, le voilà avec son bougeoir qui attend à la porte... Passe une bonne nuit, mon cher enfant.

—Bonne nuit, Marc, répéta le comte Armand.

La grand-mère l'avait attiré à elle...

Elle porta sur son front ses lèvres ridées...

Il prit la main que lui tendait le comte.

—Dormez bien, grand-mère... A demain, mon oncle...

Et il quitta ce salon avec un instinctif soupir de soulagement... L'instant d'après, il entra dans sa chambre, suivi du vieux Benoit.

Celui-ci avait aussitôt allumé les flambeaux de la cheminée... —Ah! monsieur Marc, disait-il en commençant déjà à défaire la couverture du grand lit à colonnes... ça m'a donné bien du plaisir quand madame la comtesse m'a annoncé que je reprendrais mon service auprès de vous comme auprès de votre pauvre père... Ça m'a rajeuni de vingt-cinq ans... Il me semble que c'est toujours lui qui est là...

...Monsieur se met au lit immédiatement?

—Oh! non... J'ai à écrire...

—Je vais disposer le bureau...

—Non... je le ferai bien... donnez-moi seulement une bougie... n'importe quoi...

—Si monsieur veut se contenter de la lampe de nuit... là... Elle éclaire très bien... monsieur le comte s'en servait déjà quand il s'occupait, le soir, à son bureau...

—C'est parfait... Alors... oui... je vois qu'il y a là tout ce qu'il me faut pour écrire... bonsoir Benoit.

—Monsieur n'aura qu'à sonner quand il voudra se mettre au lit...

—Pourquoi faire?

—Pour que je range... pour que je dispose la lampe en veilleuse... Enfin... pour que je prenne des ordres de monsieur...

Marc ouvrait des yeux effarés...

—Mais non... je n'ai pas besoin... je me coucherai quand j'aurai fini... je ne sais pas quand... Des ordres?... quels ordres voulez-vous que je vous donne?...

—Enfin... quand monsieur sonnera, demain matin, je serai là tout de suite...

...Je souhaite une bonne nuit à monsieur.

—Moi aussi, Benoit... adieu Benoit.

Le vieux domestique s'était discrètement retiré...

Pour la première fois, depuis la veille au soir, Marc était seul enfin...

Quelle aventure!...

Cette chambre, c'était la sienne...

Et il promenait son regard sur ces tapisseries à personnages représentant des cortèges de rois, de reines, de seigneurs et de guerriers habillés à la mode antique telle que la traduisaient les artistes du dix-septième siècle... sur ce lit à colonnes que recouvrait une sorte de dais en brocatelle... sur ces meubles aux angles arrondis, aux formes ventrues où brillait la dorure teinte des bronzes qui les ornaient...

Et la pensée lui revenait aussitôt de cette autre petite chambre où il avait encore couché avant-hier... du petit lit de fer à boules de cuivre... de la cretonne à fleur des rideaux... de la table et des chaises en pitchpin...

...De cette chambre d'où il entendait sa mère aller et venir dans la sienne...

Sa mère... sa maman...

Ah! oui, il fallait vite lui écrire tout cela... lui écrire longuement ces splendeurs... ce rêve... Ah! lui dire surtout que ce rêve ne l'éblouissait pas... que ces splendeurs ne lui faisaient pas, ne lui feraient jamais oublier celle qui avait... qui aurait toujours son amour... toute sa reconnaissance de fils... de bon, de tendre fils...

Et, s'installant au bureau de son père... il laissa longtemps... longtemps courir sa plume sur le papier encadré de deuil, dont les feuilles noircies allaient bientôt, en s'accumulant former un volume... un vrai volume.

...Quand il s'arrêta enfin, presque effrayé de la longueur démesurée de cette interminable lettre...

—Je suis fou, murmura-t-il en jetant les yeux sur la pendule que surmontait le groupe des trois grâces... il est une heure du matin et les bougies des candélabres sont plus qu'à moitié consumées...

Et il ne put s'empêcher de sourire en pensant:

—Ce qu'il se serait fait vieux, ce brave Benoit, à attendre que j'aie fini!...

...Tout de même, se disait-il, on en a une couche, dans la noblesse, de se faire mettre dans son lit et de se faire lever par un larbin...

...Après ça, ajoutait-il en hochant la tête, je serai encore bien aise qu'il m'apprenne à me servir de tous ces outils, là, dans le cabinet de toilette...

...Parce que, ça me change un peu de mon tube en zinc et de mon éponge...

...Au moins ce n'était pas compliqué pour se nettoyer, là-bas, dans la rue de la Félicité... et, quoi qu'en puisse penser mon oncle, j'étais aussi propre avec mon tub que je le serai jamais avec tous les tuyaux de toutes leurs douches...

...Enfin... puisqu'on fait comme ça, dans la noblesse...

Tout en monologuant, il avait fermé sa lettre à laquelle il avait encore ajouté une dernière tendresse pour sa mère... une dernière caresse pour Jeanine...

Il avait éteint les flambeaux... il s'était rapidement déshabillé...

Et prêt à se glisser dans ce grand lit où il avait presque peur de se perdre...

—Benoit, fit-il, prétend que, pour la nuit, on met cette lampe en veilleuse... En voilà une blague!... C'est bon pour quand on est malade, les veilleses...

Il souffla la lampe.

Et à la clarté de la lune qui s'élevait doucement dans cette nuit d'été, il sauta dans son lit...

—On est bien là-dedans, tout de même, fit-il en s'y étendant...

Et puis... il resta, un grand moment, les yeux ouverts... regardant, là-bas, en face, ces Romains à panache que la lune éclairait sur le mur...

—Ma chambre, murmurait-il... la chambre de mon père... la chambre du comte de Châtel-Arnaud...

Et puis ses regards commencèrent à se brouiller... Les personnages prirent, autour de son engourdissement, une vie chimérique...

Tout se mêla... les Romains... son oncle aux regards vacillants... sa mère qui lui disait: "Je suis contente de toi"... les chevaux piaffant dans l'écurie... la bicyclette... le poney qui le regardait de ses yeux ronds... les portraits des aïeux... le sourire triste et doux de sa grand-mère... la bouche en fleur de Jeanine... cet écusson, là-bas, sur la porte, avec ses trois têtes de Sarrasins enchainées...

—Marc de Châtel-Arnaud, balbutia-t-il...

Et ses yeux se fermèrent—en même temps que toutes ces visions disparaissaient.

Le fils de Roberte dormait enfin.

Mais le départ de Marc n'avait pas été,—bien loin de là,—le signal de celui de sa grand-mère et de son oncle.

Longtemps encore après lui, la comtesse Colette et le comte Armand étaient restés dans le vieux salon—où maintenant ils se trouvaient enfin seuls, eux aussi.

Et ils avaient pu, à cœur ouvert, parler de ce nouveau venu qui arrivait au Châtel-Arnaud pour toujours.

—Comment le trouves-tu? faisait la douairière.

—Il est bien... très bien... mieux... mille fois mieux qu'on n'avait le droit d'espérer.

—Cette femme l'a admirablement élevé.

—Elle aurait pu en faire un pauvre être, gangrené déjà à toutes les promiscuités... corrompu par tous les exemples... impossible à remettre dans le droit chemin...

—Et elle en a fait un homme... Car ce sera un homme... énergique et loyal comme son père...

—Difficile peut-être à gouverner comme lui.

—Ce sera affaire à nous, mon fils, de prendre sur lui de l'influence...

—Ah! il y aura déjà bien des idées à modifier... bien des principes à rétablir...

—Bien des projets à faire dévier...

—Cette jeune fille dont il parle à chaque instant...

—Cette Jeanine...

—Oui, Jeanine Richault.

—Dont il a été le sauveur...

—Et dont il est à présent l'amoureux.

—Elle a quatorze ans à peine... C'était sa petite camarade depuis plusieurs années.

...Tu l'as entendu: il la voyait presque tous les jours... il ne voyait guère qu'elle... On est toujours amoureux de cette première petite amie...

—Comme de sa petite cousine, fit-il en souriant faiblement.

—Et cet amour-là ne résiste ni à la séparation... ni à la vue d'une autre jeune fille...

Et elle murmura:

—... Comme Françoise... qui est charmante...

—Vous penseriez déjà...

—Crois-tu que dans sept ou huit ans Marc ne serait pas un beau parti pour ta nièce?...

—Mon Dieu... sans doute...

—Te figures-tu que je n'y ai pas aussitôt songé?

—Mais alors... si, chaque fois qu'il ira voir sa mère... car on ne peut pas empêcher ces entrevues...

—Lui, d'abord, passerait par-dessus notre défense... La seule qui pourra modérer ces rapprochements... c'est elle... sa mère... avec le bon sens dont elle a déjà fait preuve... Je suis persuadé qu'elle comprendra elle-même...

—On pourrait d'ailleurs le lui faire dire par Authouard...

—Je me demande si ce sera bien indispensable.

—Au moins faudra-t-il qu'il la prévienne que ce serait mal à elle de faciliter la réunion de Marc et de cette petite fille... que cette demoiselle Richault,—dont nous pouvons librement parler puisque nous ne la connaissons même pas—ne peut pas être un parti pour le futur comte de Châtel-Arnaud... que vous avez, sur son établissement, des idées que vous lui ferez connaître et approuver quand le moment sera venu... et que, par conséquent, il devient, dès à présent nécessaire d'éloigner absolument ces enfants l'un de l'autre...

—Tu as raison. Je le lui ferai expliquer par Authouard...

—Oui, faisait le comte Armand en revenant à leur préoccupation première, oui, cette femme l'a bien élevé, il se présente avec aisance, il s'exprime sans embarras en bons termes, il a déjà, sur lui, des recherches de correction qui deviendront bien vite des soucis d'élégance...

—Je vais faire, du reste, venir demain, le tailleur... le chemisier... ou plutôt, je conduirai Marc à Grenoble... ce sera plus simple... et là, nous aurons tout sous la main...

—C'est l'instruction de cet enfant qui n'est pas à hauteur de son éducation.

—J'en ai déjà dit un mot avec lui. Il m'a franchement déclaré qu'il lui déplairait d'aller dans un collège... et il donne de sa répugnance d'assez bonnes raisons. Je lui ai donc promis que c'est ici, auprès de nous, qu'il ferait ses études.

—Un précepteur. Oui. S'il veut travailler, ce sera même pour lui le moyen de réparer plus vite le temps perdu.

—Le temps autrement employé, mon ami.

... Il sait assez de choses... de choses pratiques surtout... Sa mère l'armait pour la bataille de la vie... Elle avait raison.

—Et, vous avez pu le remarquer comme moi, toute cette instruction primaire—assez complète, je le reconnais,—lui a été donnée dans un fort mauvais esprit... dans l'esprit d'aujourd'hui... ce qu'ils appellent l'esprit démocratique—et qui n'est que l'oubli et le mépris des traditions, des principes inmutables... des vérités éternelles...

—Je l'ai remarqué comme toi... et c'est aussi là-contre qu'il faut réagir immédiatement.

—Par le choix de son nouveau maître.

—D'abord, oui...

—Avez-vous quelqu'un en vue?

—Non... et toi.

—Un précepteur... pour un garçon de cet âge... Il faut un homme assez intelligent pour comprendre qu'avec Marc, il ne saurait être question de routine pédagogique... et de cours classiques régulièrement continués l'un après l'autre... comme dans les établissements d'instruction... Il faut un homme dont l'enseignement marche, ou piétine, ou coure, avec le progrès, avec l'intelligence... avec le travail de l'élève... Un vieux maître ne ferait pas l'affaire.

—D'autant qu'un homme jeune deviendra plus aisément et plus vite l'ami de Marc... et l'amitié du professeur et de l'élève me semble une garantie de rapidité dans l'enseignement.

—Un homme jeune... oui... Un prêtre?

—Oh!...

—Avec un prêtre nous aurions toutes garanties de bon esprit et de bons principes.

—Un prêtre ne deviendra pas son ami... Contre une soutane noire, il va se cabrer. Et puis, ce n'est pas seulement un marchand de latin, d'histoire et de philosophie qu'il nous faut pour Marc, c'est un initiateur aux usages, aux habitudes, aux préoccupations courantes, aux conceptions d'art et d'élégance de ce monde dont il ignore tout... Un prêtre n'est pas, ne peut pas être cet homme-là.

—J'aurais cependant préféré un prêtre à un universitaire...

—Non, Armand... crois-moi. Et fie-toi à mon désir de créer un Châtel-Arnaud qui nous fasse honneur. De cela aussi je m'occuperai demain... Je sais où aller pour me renseigner.

—Vous avez eu toute l'initiative de cette aventure... conservez-là, ma mère.

—Il n'y a pas un blâme, au moins, dans tes paroles, mon fils?

—Ah! Dieu non! Il n'y a que ce qui reste uniquement en moi: un immense découragement.

Sur quoi, le comte Armand donna à son tour à sa mère le baiser de chaque soir,—et se retira chez lui.

La vieille femme, elle, resta encore longtemps perdue dans ses pensées, dans ses projets... dans ses espoirs.

C'est bien tard qu'elle songea enfin à se retirer dans sa chambre...

Mais si tard que ce fût, quand elle passa dans le corridor du premier étage pour rentrer chez elle, elle vit encore, sous la porte de Marc, filtrer un rayon lumineux...

—Il n'est pas couché, fit-elle, il écrit toujours... à sa mère... à cette petite...

... Oui... ajoutait-elle en hochant la tête... C'est là qu'il faut veiller... C'est là que sera le danger...

... J'y veillerai.

## III.—PHILIPPE RÉGNIER

C'est huit jours plus tard qu'arriva au Châtel-Arnaud le précepteur choisi par la comtesse Colette.

Elle avait eu vraiment la main heureuse.

Il s'appelait Philippe Régnier.

Il appartenait à une excellente famille. Son père, avocat distingué du barreau de Paris, voulait en faire un avocat comme lui.

Philippe Régnier, qui n'avait pas de goût pour ce métier où la trop grande habitude de la controverse fait si souvent perdre la notion de la vérité et de la justice, avait d'autres ambitions.

Il voulait devenir un homme d'étude et non un homme de procédure,—les questions d'érudition et les recherches littéraires et historiques l'intéressaient autrement que l'étude des commentateurs du code.

Il rêvait l'école normale supérieure—l'école d'Athènes, les cours publics d'une faculté des lettres... qui sait... plus tard... ceux de la Sorbonne et du Collège de France.

Son père l'avait laissé suivre son goût.

Il s'était plongé dans ses humanités, dans ce monde de la littérature ancienne et moderne... Il allait se présenter à l'école normale... tout faisait présager qu'il y serait brillamment admis...

Brusquement son père était mort, jeune encore—laissant une succession si embrouillée qu'elle devait fatalement se balancer par un passif égal à l'actif.

Philippe Régnier ne possédait rien.

Il avait sur les bras, une mère habituée à vivre avec les quarante ou cinquante mille francs que son mari gagnait et dépensait chaque année... Il avait un frère en bas âge...

Son père, pendant sa vie, avait fait au gouvernement actuel une opposition violente qui ne laissait aucune chance, à ses fils, de bénéficier de ses faveurs: bourses, subsides plus ou moins déguisés sous les noms d'allocations, pensions, indemnités et autres secours qui répugnaient à la fierté et à l'indépendance de Philippe Régnier.

Pendant les mois devenus des années qu'avait duré la pénible et difficile liquidation qui, sans sa bataille de tous les jours... sa bataille acharnée contre les gens d'affaires abattus comme des corbeaux sur ce désastre, se serait terminée, non pas par un zéro mais par un déficit dont la seule pensée,—à lui qui ne pourrait pas le payer,—causait une véritable terreur,—pendant tout ce temps-là, il avait été obligé d'interrompre ses études... il était arrivé à la limite d'âge pour entrer à l'école normale...

Et puis... il n'avait plus les moyens de vivre sans gagner un peu d'argent pour les siens et pour lui...

A ce moment, par bonheur, un parent de sa mère l'avait recueilli avec son fils cadet... Elle était à l'abri du besoin... elle pourrait élever cet enfant...

Mais lui?

Lui, il avait pris son parti.

Il ne pouvait plus arriver par l'école normale... Il arriverait par la licence et l'agrégation...

Et il avait accepté une place de pion dans un lycée...

Le hasard l'avait dirigée sur le lycée de Grenoble...

Le hasard aussi avait fait que, dans cette vieille ville parlementaire, il y avait un ami de son père... un client qui avait gardé avec lui des rapports affectueux...

... Un client qui, par hasard encore, avait rencontré ce jeune homme... avait eu l'occasion de lui parler—et avait reçu ses confidences, hélas! bien découragées.

Cette vie de maître d'études dans une basse division de ce lycée de province était pour le pauvre garçon, un écœurement de tous les instants.

Cette promiscuité constante avec ces gamins indisciplinés et sournoisement malfaisants, était pour lui un supplice de toutes les heures du jour et de la nuit.

Et puis surtout, avec ce métier de pion qui absorbe, pendant les études, pendant les récréations, pendant les repas, pendant le sommeil du dortoir commun... qui tient en éveil, en des préoccupations ridiculement mesquines, l'attention exaspérée... qui empêche alors toute étude tant soit peu suivie... tant soit peu sérieuse,—il n'avait pas le temps de travailler—il piétinait sur place... il se désespérait...

Voilà ce qu'il avait raconté à ce client de son père qui se nommait le baron de Lanceroy.

—Celui-ci,—ah! par le plus grand des hasards aussi,—avait un jour parlé de cela devant la comtesse douairière de Châtel-Arnaud, à Trélaus, où il s'était rencontré avec elle chez le père de la comtesse Adrienne.

Cela s'était passé au printemps... deux ou trois mois avant la catastrophe...

Et ce souvenir était revenu à l'esprit de la comtesse Colette...

—Voilà, s'était-elle dit, l'homme qu'il me faut pour Marc. Aussi, le lendemain même de l'arrivée de son petit-fils, après avoir couru avec lui les fournisseurs de la ville.

—Maintenant, mon cher enfant, lui avait-elle dit, tu vas repartir, avec le break pour Châtel-Arnaud...

—Et vous, grand'mère!

—Moi, je reviendrai par le chemin de fer. On ira m'attendre au train de huit heures... J'ai une course à faire... et il vaut mieux que je sois seule...

—Bien, grand'mère, je repartirai quand vous voudrez.

—Tout de suite... Et si ça t'amuse, tu diras au cocher Joseph, — une fois que vous serez sur la grand'route, — de te donner une leçon de guides...

Ses yeux d'acier avaient brillé.

—Oui, fit-elle en souriant, j'ai bien vu pendant que nous venions, que tu en grillais d'envie... Allons faire atteler... et que je vous vois partir.

Et tout aussitôt après leur départ, elle avait pris une voiture de place et elle s'était fait conduire, en dehors de la ville, chez le baron de Lanceroy.

Là aussi on était en grand deuil.

La catastrophe qui avait coûté la vie à la belle-fille et au petit-fils de la comtesse Colette, avait également emporté la fille du baron — la jeune mère de la petite Françoise de Trélaus...

Et quand le baron vit entrer chez lui cette femme dont les cheveux blancs faisaient paraître plus mornes encore les longs voiles noirs, — il eut un aigu nouveau de chagrin et de larmes.

—Ah! ma pauvre amie!...

Mais après les premiers compliments, les premières condoléances échangées entre ces deux vieillards qui, depuis leur commun malheur, ne s'étaient pas revus, — la comtesse Colette en venait vite au véritable but de sa visite.

En quelques mots, elle avait expliqué au baron la détermination qu'ils venaient de prendre au Châtel-Arnaud... l'arrivée de cet enfant de Cyrille... qui était âgé de quinze ans... qui les avait comblés de joie par sa bonne attitude, par sa ressemblance de corps et d'âme avec son pauvre père...

Et elle continuait:

—Enfin, mon cher monsieur de Lanceroy, il ne manque à cet enfant qu'un peu plus de culture intellectuelle, — d'humanités, comme nous disions de notre temps, — pour devenir un jeune homme accompli... tout à fait digne de la position et du nom que nous allons lui transmettre... Et c'est alors que je me suis souvenue de notre dernière conversation.

—Quel rapport y a-t-il?...

—Vous allez vous rappeler. Ce jeune maître d'études dont vous nous avez raconté l'histoire...

—Monsieur Régnier?

—Oui. Est-il toujours au lycée de Grenoble?

—Je suppose que oui... Rien de plus facile d'ailleurs que de s'en assurer...

—Et sans doute, il s'y déplaît autant qu'il s'y déplaisait il y a quelques mois.

—De la façon dont il m'en parlait, cela n'a même dû qu'augmenter.

—Par conséquent, s'il trouve une situation non pas seulement équivalente, mais de beaucoup supérieure et surtout infiniment plus agréable, il n'aura aucune raison pour la refuser...

—Ah! je comprends... Vous voudriez lui confier votre...

—Mon petit-fils... nommez-le ainsi, je vous en prie.

—Oui... c'est peut-être une bonne idée que vous avez là.

—Je le mettrais ainsi au contact d'un homme du monde en même temps que d'un homme de haute culture... Ce serait pour Marc un camarade et un ami aussi bien qu'un professeur...

—Je comprends, je comprends...

—Pensez-vous qu'il accepte?

—On peut toujours le lui demander.

—Ah! mon cher ami, si vous consentiez à faire auprès de lui cette démarche... Nul mieux que vous n'est capable de la réussir... et je vous assure, vous nous auriez rendu, à mon fils et à moi, un véritable... un signalé service.

—Je vais lui écrire immédiatement pour le prier de passer ici. J'y serais bien allé, mais j'ignore à quels moments de la journée il peut profiter d'une heure ou deux de liberté... Et comme... depuis ces douloureux événements qui nous ont mis en deuil... je sors très peu...

... Eh bien, en attendant sa visite, je ne sortirai pas du tout. Il me trouvera donc certainement. Quelle conditions dois-je lui faire?

—Voyons: logé et hébergé au Châtel-Arnaud, naturellement... En le laissant disposer de tout le temps qu'il croira convenable de se réserver pour ses études personnelles, ou le matin ou le soir, — cela, nous en conviendrions entre nous, — et pendant lequel, sous

aucun prétexte, il ne serait importuné ou distrait... Passant le reste du jour avec Marc... avec nous... partageant nos repas... partageant notre vie... partageant les distractions et les plaisirs de cet enfant, dont il dirigerait les études à son gré... Combien croyez-vous qu'il conviendrait de lui offrir par mois?

—Il me semble que trois cents francs...

—Mettez-en cinq... Ah! mon ami, je vous assure que je les donnerai volontiers pour qu'il fasse de mon petit-fils le gentilhomme accompli que je souhaite... et que j'espère. J'en donnerai bien davantage s'il le fallait...

—Cinq cents francs — six mille francs par an, c'est déjà superbe... Pauvre garçon... il a peut-être cent ou cent vingt francs comme maître d'études... et il lui faudrait dix ou quinze ans, dans l'université, avant d'arriver à ce chiffre...

—Eh bien... qui sait... S'il a la valeur que vous dites... Si, dans quatre ou cinq ans, il nous quitte avec de jolies économies — car vous pensez bien que ses dépenses, au Châtel-Arnaud seront nulles, — il pourra peut-être arriver, autrement que par l'université, à se faire un nom dans l'érudition... dans les lettres... et il aura de quoi vivre pendant longtemps... de quoi entreprendre quelque travail de longue haleine... qui le fera connaître... qui le conduira au succès... à la célébrité... Il aura fait de bonnes et utiles relations dans notre monde... Il pourra compter sur l'amitié dévouée de son ancien élève...

—Oui, tout cela c'est pour lui une bonne fortune inespérée... Dès que j'aurai sa réponse, je vous écrirai, chère amie...

—Si elle est favorable, envoyez-le moi, tout simplement... Il verra l'endroit... il verra son futur élève... il nous verra... Et je suis bien sûre que nous nous mettrons d'accord bien vite sur tous les points...

—Je vais lui écrire de venir demain, sans y manquer.

E puis ils causèrent d'autre chose... de ce pauvre François de Trélaus qui se remettait mal... fort mal... de sa terrible chute.

Les médecins ne constataient pas, chez lui, de lésions internes caractérisées, mais il avait éprouvé un tel ébranlement nerveux consécutif à une si violente commotion de tout son corps contusionné qu'il ne parvenait pas à réagir...

La faiblesse... l'atonie... persistaient en dépit de toutes les médications fortifiantes...

Et le baron de Lanceroy disait en hochant la tête:

—Voilà qu'on parle pour lui d'un séjour dans le Midi, pendant tout cet hiver.

—Tout l'hiver... Et Françoise?...

—C'est certain qu'il ne peut songer à emmener cette petite avec lui...

—D'autant que le pauvre homme va aller en garçon, là-bas... Il s'installera dans un hôtel...

—Evidemment. Il ne saurait être question pour lui de l'embaras d'une villa... d'un personnel de domestiques... du tête à tête, là-bas, avec Françoise... Il vaudra beaucoup mieux qu'il ait autour de lui l'animation, les distractions de la vie d'hôtel...

—Alors Françoise resterait à Trélaus?...

—Forcément. Nous passons, nous, l'hiver à Paris chez mon fils aîné... Je ne voudrais pas l'encombrer de cette gamine... Je ne sais pas même où il pourrait l'installer... et puis une enfant de quatorze ans... à Paris... vous savez si c'est gênant... tandis qu'à Trélaus.

—Avec son grand-père paternel.

—Qui est là tout l'hiver.

—Qui l'aime beaucoup.

—Elle est si charmante.

—Qui s'impatiente bien quelquefois un peu...

—Quand elle fait trop de bruit...

—Ah!... Trélaus n'est guère endurant... Surtout quand il a sa goutte...

—Oui, il s'irrite vite... Enfin... c'est vite aussi passé.

—Et puis le château est vaste.

—C'est aisé de ne pas y être tout le temps les uns sur les autres.

—Alors... qui... ce sera très bien ainsi. Cette petite Françoise passerait l'hiver à Trélaus, avec son institutrice... Parce que... plus que jamais elle va en avoir besoin... et d'une institutrice... et d'une surveillante... maintenant que la pauvre enfant n'a plus sa mère... et que son père, sera si loin...

—Elle est même un peu jeune, miss Moogridge, ne trouvez-vous pas, pour avoir sur Françoise l'autorité, désormais indispensable...

—Je l'ai peu vue, vous savez. Elle prenait généralement son congé quand votre gendre revenait à Trélaus...

—C'est même à coups de lettres et de dépêches qu'on a, ces jours-ci, hâté son retour. Elle était justement au fond de son pays... dans le nord de l'Angleterre... Elle s'appretait à y passer deux mois... Elle s'est d'ailleurs montré bien dévouée... Elle est revenue immédiatement...

... Oui, faisait-il, elle est un peu jeune... Mais enfin, voilà trois

ans qu'elle fait travailler Françoise... Elle enseigne supérieurement... la petite l'aime...

...Et puis, que diable, Trélaus peut bien surveiller un peu tout cela, du coin de l'œil et sans en avoir l'air... Il n'a que ça à faire...

—Ajoutez aussi que Françoise est une délicieuse enfant, très maniable, très docile...

—Oui... c'est une bonne petite.

—Qui devient une ravissante jeune fille, savez-vous...

—C'est vrai...

—Si elle reste à Trélaus, cet hiver, elle viendra quelquefois me tenir compagnie.

—Et vous... écrivez vite à monsieur Régnier, n'est-ce pas?

—Immédiatement.

—Et merci... merci de tout mon cœur.

Le surlendemain, on apportait à la comtesse Colette, la carte d'un monsieur qui demandait à lui parler.

Elle eut à peine jeté les yeux sur ce carré de bristol où elle avait lu aussitôt: Philippe Régnier, et plus bas, au crayon: de la part de monsieur de Lanceroy...

—Oui... oui... s'écria-t-elle, faites entrer au salon... j'y vais...

Et l'instant d'après elle se trouvait en présence d'un grand jeune homme, très brun, portant toute la barbe correctement taillée en pointe... un jeune homme dont les vêtements légèrement fatigués par l'usage étaient cependant d'une bonne coupe et surtout d'une propreté irréprochable...

Il était mince... il avait la peau très blanche, des traits sympathiques... un lorgnon suspendu par un cordon, montrait que, comme tant de gens d'étude et de travail, il avait la vue faible...

—Je suis, madame, fit-il en saluant avec une grande aisance, la personne dont vous avez causé avant-hier avec monsieur de Lanceroy...

Elle ne le laissa pas achever—la première impression produite par ce jeune homme avait été favorable...

—Je sais, monsieur... et je vous suis très reconnaissante d'avoir bien voulu venir... si loin de Grenoble... lorsque vos instants sont si comptés...

—On parvient toujours à se rendre libre pour quelques heures quand il s'agit de choses importantes.

—Et quand on se dit, n'est-ce pas, que ces choses n'ont rien que d'acceptable. Vous savez sans doute ce que je vous demande, monsieur, vous devez savoir aussi quels sont les avantages que je vous offre...

—L'éducation, un peu négligée, d'un jeune homme de quinze ans à compléter du mieux qu'il me sera possible...

—Négligée... ce n'est pas tout à fait le mot. Je suppose que monsieur de Lanceroy ne vous a pas laissé ignorer quel est cet enfant.

—Non, madame.

—C'est le fils de feu mon fils aîné que nous avons l'intention d'adopter dès qu'il aura atteint sa majorité. Il revient, depuis quelques jours seulement, dans sa famille paternelle, cruellement éprouvée—vous devez le savoir aussi—par un épouvantable malheur.

—Oui, madame.

—Il a reçu une excellente éducation primaire, voilà tout. Et il faut qu'à vingt ans, il ait fait ses études complètes. Il faut qu'il sache ce que doit savoir le futur comte de Châtel-Arnaud; il faut qu'il ait les idées, les goûts, les respects, les cultes qui doivent être ceux du comte Marc de Châtel-Arnaud; il faut qu'il en ait les élégances et les attraits de l'esprit. Il est beau, il a la fière allure qu'il tient de son père. Il a déjà donné des preuves d'une énergie qui est allée jusqu'à la vaillance... Avec cela, très intelligent, très franc, très loyal... un peu entier peut-être... facile à se cabrer... et, j'en ai peur, obstiné comme son père l'était aussi—je vous dis, monsieur, ses défauts comme ses qualités.

—A-t-il le goût de l'étude?

—Son plus cher désir, c'est d'acquérir toutes les connaissances qui lui manquent.

—Nous aurions cinq ans?...

—Oui.

—Pensez-vous, pour lui, à une carrière déjà en vue?...

—Il rêve, lui, le métier de soldat... Mais je vous dis tout de suite que je n'en serais pas du tout satisfaite. J'estime que le chef de la maison de Châtel-Arnaud,—car il le sera un jour,—n'est pas fait pour courir les garnisons et surtout pour accepter,—en s'y mêlant de son plein gré,—un ordre de choses que l'on appelle "le régime actuel"—et que j'appelle, moi, de son vrai nom, "la révolution victorieuse". Susceptibilités peut-être, je les ai—et il me déplairait, je vous l'avoue, que mon petit-fils, ne les eût pas...

...Je ferai donc tout mon possible pour le détourner d'une idée qui ne résistera pas, je l'espère, à une plus nette compréhension de ce qu'il est, de ce qu'il représente et du rôle qu'il a à jouer dans le monde.

...Faites-m'en, vous, un bon gentilhomme... à la hauteur de sa

situation sociale, de son rang, de sa fortune... Faites-m'en un homme d'honneur, d'élégance, d'idées nobles et généreuses, de goûts artistiques, de culture supérieure... vous aurez accompli votre tâche et c'est nous, cher monsieur, qui resteront vos débiteurs.

...Je sais à qui je parle... Les idées que vous tenez d'héritage ne s'éloignent guère des nôtres...

—Dans tous les cas, madame, je considérerai comme réservées certaines intransigeances qui sont toutes naturelles chez vous, mais que vous seriez vous-même étonnée de retrouver chez un de ceux que la tourmente de quatre-vingt-neuf a fait naître et grandir... Quant aux idées de mon père, puisque vous les connaissez, elles revivent toutes en moi...

—Et cela me suffit comme garantie de votre loyal enseignement. Sommes-nous d'accord, monsieur?

—Monsieur de Lanceroy m'a parlé d'un certain nombre d'heures de liberté.

—Vous les choisirez vous-même. Combien pensez-vous que votre travail personnel en réclame?

—Donnez-moi, madame, le matin jusqu'au déjeuner. Tout le reste de mon temps sera fidèlement consacré à votre petit-fils... et s'il est doué des qualités que vous m'avez dites, si nous avons cinq ans devant nous,—si vous me laissez un peu carte blanche pour ma méthode d'enseignement... je vous rendrai mieux encore qu'un gentilhomme, madame, un homme qui vous fera honneur.

—Monsieur de Lanceroy vous a dit le chiffre des émoluments...

—Je serais venu, madame, pour beaucoup moins que cela...

—Tant mieux, monsieur, si vous trouvez mes conditions plus qu'honorables—nous sommes donc d'accord?

—Oui, madame. Et je puis ajouter maintenant que je bénis Dieu qui vous a mise sur mon chemin... J'étais désespéré... Vous me rendez le courage... Ah! certes oui, je tâcherai de vous en témoigner ma profonde gratitude.

—Intéressez-vous à l'esprit et à l'âme de mon enfant... Ce sera la meilleure manière de me le prouver.

Et se levant:

—Quand viendrez-vous?

—Donnez-moi deux ou trois jours pour ne pas quitter vilainement mon poste en le désertant.

—C'est trop juste... Mais dès que vous pourrez, n'est-ce pas?

—Je remettrai aujourd'hui ma démission au proviseur du lycée... Et aussitôt mon successeur arrivé,—cela demandera peut-être quarante-huit heures... peut-être un jour de plus,—aussitôt je prendrai le chemin de fer.

—Alors... venez que je vous présente votre élève, que je vous présente à mon fils et que je vous montre votre appartement... tout près de celui de Marc...

C'était ainsi que, huit jours après la visite de la comtesse Colette au baron de Lanceroy, Philippe Régnier s'installait au Châtel-Arnaud et y commençait immédiatement son œuvre de tact et de patiente douceur, car il avait bien vu, dès le premier jour, à quel caractère, à quel esprit il avait affaire.

Pendant ces huit jours, Marc s'était un peu apprivoisé dans ce grand château solennel et inconnu.

Celui avec lequel ses atomes sympathiques s'accrochaient le plus mal, c'était le comte Armand.

C'était d'ailleurs celui qu'il voyait le moins, tout au plus pendant les repas—toujours contraints, toujours cérémonieux—et quelques instants, le soir, après dîner, dans le salon, où il se montrait, oh! un quart d'heure à peine...

Le reste du temps, il disparaissait: on ne le voyait plus... on ne l'entendait plus... Il vivait comme un reclus dans cette bibliothèque dont il avait fait sa retraite et où nul ne songeait à troubler sa morne solitude.

Ce n'est pas cette désolation découragée qui effarouchait Marc. Il la comprenait et il en avait compassion.

Ce n'est pas qu'il eût remarqué, dans les façons dont son oncle en usait avec lui, le moindre signe de mauvaise humeur ou d'impatience...

Le comte Armand lui faisait bon accueil... lui tendait la main... s'efforçait même de lui parler... au moins tout autant qu'il ne parlait à sa mère...

Non, ce n'est pas cela qui pouvait expliquer pourquoi Marc était gêné, était contraint... était farouche dès qu'il se retrouvait en présence du frère de son père.

Le sentiment qu'il éprouvait était instinctif... inexplicable.

Et puis il y avait ces yeux... ces yeux bleuâtres qui étaient insaisissables... qui ne se fixaient jamais franchement... qui ne s'appuyaient jamais sur un autre regard...

Il y avait ces paupières vacillantes qui étaient toujours un bouclier... un rempart derrière lequel se cachaient ces yeux...

(A suivre)